

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La réaction en marche

Toute la vérité

Du rôle de la critique

Le plus grand Poète de Sienne

Lettre à Frédéric Lefèvre

Les idées et les faits : États-Unis. — Mexique.

Abbé R.-G. van den Hout

Mgr Francis G. Kelley

Jean Soulairol

Alexandre Masseron

Georges Bernanos

La Semaine

◆ *Congrès pacifiste à Bierville.*

Beati pacifici... Bienheureux les pacifiques! Qui donc en Europe en est plus convaincu que les Belges? Mais le plus bel idéal peut être desservi, et par ceux-là même qui se prétendent ses plus chauds partisans.

Marc Sangnier, un grand cœur au service d'un bien faible cerveau, est de ces hommes qui compromettent toutes les causes qu'ils embrassent.

Certes, la majorité des 2,000 congressistes réunis à Bierville étaient d'excellents catholiques, affirmant hautement leur foi. Mais un sentiment religieux intense ne donne, nécessairement, ni le sens de la mesure ni surtout le jugement pratique. On peut être un fervent chrétien et posséder une dose de candeur et de naïveté qui empêche de voir les réalités de la vie.

Bierville, qui devait promouvoir l'idée de paix, n'aura fait qu'augmenter les légitimes défiances que tout esprit sérieux nourrit à l'égard du pacifisme.

Des Allemands — évidemment — y ont demandé l'abolition du service militaire obligatoire (service militaire que le Traité de Versailles a défendu à l'Allemagne). Leur vœu ne fut écarté que très difficilement. Mais la résolution adoptée n'est guère plus raisonnable puisqu'elle fait tout citoyen d'un Etat juge de la justice ou de l'injustice d'une guerre. Principe anarchique qui s'ape toute autorité et détruirait toute société s'il était reconnu.

N'est-ce pas au nom de ce principe que le Conseil des Flandres perpétra son infâme trahison?

L'individualisme outré qu'exalta Bierville est à l'antipode des doctrines d'ordre et de hiérarchie qui — seules — sauveront l'Europe. Ce n'est pas d'inférieurs jugeant les supérieurs qu'ont besoin nos sociétés pourries de démocratisme, mais de discipline et d'obéissance.

Bierville rêva d'autorité internationale imposant la paix. Que ce serait beau! Mais... quel rêve...

Et on y parla de « désarmement complet et simultané de tous les États par la suppression de tous les armements nationaux » (la Russie exceptée sans doute!!...); de « respect des minorités »; de « langue internationale » (cela ne pouvait manquer); de « fête annuelle de la paix, officiellement reconnue et fêtée dans les écoles », un culte laïc, quoi; de « suppression du régime capitaliste »; de « respect absolu du droit des peuples à disposer d'eux », cet autre principe anarchique et source de guerres...; etc., etc...

Bref, huit jours de discours, d'idéalisme fou, de mysticisme vague, de sentimentalisme aussi effréné que stérile.

Les participants catholiques télégraphièrent au Pape l'hommage de leur vénération.

Cet hommage fut agréé, mais le Saint-Père, dans sa réponse, donna aux congressistes une leçon de réalisme bien méritée :

« Il (le Saint-Père) prie pour qu'à tous et partout arrive la paix sociale et internationale avec le règne du Christ. Sa pensée se tourne avec une particulière et paternelle sollicitude vers l'Eglise du Mexique : que Dieu la soutienne et la console dans sa dure épreuve ! »

Oui, vive la paix! Mais comment Marc Sangnier n'obtient-il pas des sectaires anticléricaux qui vinrent à Bierville, qu'ils réprouvent les hauts faits de Calles?

Vive la paix! Mais on se bat au Mexique...

Bierville s'est terminé par un feu d'artifice qui inscrivit dans le ciel les lettres du mot « PAX ». C'est bien cela, du pacifisme dans les nuages...

◆ Le bruit que la mort de l'as de l'écran, Rudolph Valentino, a fait cette semaine, est venu rappeler combien Chesterton a raison : le monde contemporain avance la tête en bas, les pieds en l'air. Toutes les valeurs sont renversées.

La réaction en marche

Que les temps sont changés !

S'il est des fanatiques et des illuminés qui continuent à croire aux faux dogmes démocratiques, à la bonté native, à l'égalité, au peuple souverain, et autres bobards qui ont sévi en Europe depuis la Révolution Française, la réalité vraie, la dure leçon des faits, ramènent au bon sens, les uns après les autres, ceux que la passion n'a pas complètement égarés.

Un siècle d'expérience est là, convainquant à souhait pour qui sait regarder : des ruines sans nombre, et, comme aboutissement, la plus meurtrière des guerres.

La démocratie-politique a fait faillite. Une faillite totale et éclatante.

Elle ne pouvait pas finir autrement. Si la doctrine catholique est vraie, toute société édifiée sur des erreurs maintes fois condamnées par l'Eglise devait, tôt ou tard, et dans la mesure même où sa vie nationale s'inspirait des faux dogmes politiques et sociaux, sombrer dans le chaos.

Longtemps la voix de l'Eglise fut seule à dénoncer la course à l'abîme et son terme inéluctable.

Depuis une trentaine d'années, devant l'évidence des faits, des esprits éminents, et que la lumière de la Vérité Catholique ne guidait pourtant pas dans leurs recherches, sont arrivés par l'observation — dans le temps et dans l'espace — de la vie de peuples, aux mêmes conclusions que les Pontifes romains. Au premier rang de ces politiques sagaces s'est placé Charles Maurras.

Et voilà que le *Temps* lui-même, le journal le plus important de la République Française, une des colonnes du régime, imprime en première page, à l'adresse de la démocratie politique, et de ceux qui en dénoncent les méfaits, des articles que l'on s'étonne grandement de rencontrer là !

« Toutes les critiques formulées contre la démocratie sont justes qui portent contre le monstrueux système égalitariste et individualiste né aux cerveaux fuligineux de quelques idéologues en chambre, auquel a fourni une terre d'élection, pour s'y épanouir extraordinairement, le cerveau dément d'un Jean-Jacques, et pour proliférer ensuite en d'innombrables cervelles irréfléchie et naives. »

On croirait lire du Maurras...

L'écrivain du *Temps* reconnaît d'ailleurs que « si la construction monarchique de l'éminent écrivain apparaît bien fragile, au contraire, sa dure critique frappe souvent au bon endroit et nous montre les points faibles ».

* * *

Le Provincial qui a l'audace de rendre cet hommage à Maurras est allé se promener dans la campagne française. Il y a rencontré des paysans admirablement avertis de tout ce qui intéresse la terre.

« Par contre, on reconnaît ensuite — et assez vite, au cours de quelques entretiens familiers — combien est borné l'horizon qu'embrasse le regard du paysan. Très informé des besoins de l'agriculture, et capable d'en remonter même aux techniciens pour les questions d'importation et d'exportation de ses produits, le paysan ne sait rien des problèmes financiers, économiques, politiques, dont la solution pour la France aujourd'hui peut être salutaire ou funeste. Ses idées, que lui ont inculquées par morceaux disparates les discours des politiciens, sont incohérentes à cet égard, embrouillées, souvent cornues. Et l'on s'inquiète en pensant que c'est à ce très bon Français, si expert aux choses de son état, mais totalement inhabile en dehors d'elles, qu'est remis par le vote le soin de décider, pour une large part, de la prospérité ou de la ruine du pays. Cette constatation ne s'arrête pas d'ailleurs au monde agricole. Quelques coups de sonde dans les milieux ouvriers et jusque dans la moyenne bourgeoisie révèlent la même ignorance et la même inaptitude politiques pour le plus grand nombre des électeurs. Les questions nationales sont devenues trop complexes et trop vastes pour que ceux-ci puissent les comprendre, et même, occupés légitimement à leurs affaires, à leurs travaux, les étudier. Est-il beaucoup de Français, et parmi les plus instruits, qui aient une claire notion des mesures à adopter pour relever notre franc? »

Pourtant, en démocratie politique, l'idéal n'est-il pas de faire décider tout le monde également de tout ?

A parler au paysan, à l'ouvrier, on mesure de suite toute la folie d'une pareille doctrine.

« A les confronter avec les faits, les faits les plus patents, il est de la plus évidente certitude que les théories sur lesquelles a été construite notre démocratie croulent de toutes parts, et que, sous peine d'un effondrement définitif, il faut lui chercher des fondations plus larges et plus solides. »

Les yeux qui s'ouvrent, enfin !... Mais que l'Europe aura payé cher son refus d'écouter Rome. Elle a voulu « expérimenter », plutôt que de croire sur parole les Papes qui lui prédisaient ses malheurs. Et le meilleur de son sang a coulé pour la convaincre que les théories sur lesquelles ont été construites les démocraties contemporaines sont mortifères, théories dont, en août 1926, il suffit d'une promenade aux champs pour constater l'aberration...

* * *

« Ce n'est pas l'homme *en soi*, comme dirait un Allemand, qu'il faut considérer pour bâtir la cité, ce sont les hommes tels qu'ils sont. Or, ils sont très divers, très inégaux entre eux, chacun d'eux n'étant apte qu'à certaines fonctions politiques, de telle sorte que la tâche entière qui incombe au gouvernement du pays ne peut être accomplie que par les actes différents mais coordonnés de tous les citoyens. C'est ce point de vue réaliste qui retient les regards de ceux qui se mêlent à la foule des champs et des villes et qui a trop échappé aux théoriciens de la démocratie, à ses partisans et à ses adversaires également. L'organisation de notre démocratie française est une œuvre de cabinet qui n'a pas résisté au grand jour de la vie publique. Et nous ne parviendrons à un état politique stable que lorsque, cessant de vouloir enfermer de force les faits dans le système, nous construirons le système sur les faits eux-mêmes.

La démocratie est le gouvernement d'un peuple par ce peuple même. Sur cette définition, il n'y a pas de divergence possible.

Mais, l'erreur où sont tombés nos faiseurs de Constitutions, et où tombent aussi ceux qui veulent les défaire, c'est d'avoir pris et de prendre pour un peuple une simple addition des habitants d'un pays. Un peuple, c'est une portion d'humanité organisée, ce n'est pas un assemblage d'individus tenus, par une fiction légale, comme égaux par les aptitudes et les connaissances et également capables de remplir les mêmes fonctions. Le peuple français, ce n'est pas ces bandes d'électeurs qui s'en vont vers les urnes à certains jours, comme un troupeau de moutons que quelques chiens poussent, ou vers le pâturage ou vers l'abattoir, si pareils les uns aux autres que l'œil, sauf celui du berger, ne réussit pas à y discerner des formes et des aspects différents. Le peuple français c'est une combinaison très complexe de multiples éléments humains que le long travail des siècles a rapprochés et fondus ensemble mais dont chacun conserve dans l'alliage sa valeur propre. Le peuple français, c'est un composé de paysans, d'ouvriers, de bourgeois, d'industriels, de commerçants, de savants, c'est une juxtaposition de fonctionnaires de divers ordres et de libres professionnels de carrières diverses, c'est encore une agglomération, qui va s'étendant chaque jour, d'associations de toute espèce depuis les plus anciennes, les associations des croyances, jusqu'aux plus récentes, les syndicats ouvriers et les comités patronaux, au sein desquels se décuplent les forces individuelles et se transmettent les secrets du travail comme les idées mères de la science ou de la foi. Et c'est ce peuple, ainsi organisé par les irrésistibles nécessités de la vie se créant des organes appropriés ou par des conventions auxquelles les lois, après les mœurs, accordent autorité, qui, en régime démocratique, doit se gouverner lui-même. Et les défenseurs de la démocratie ont fait, en vérité, la partie trop belle à ses détracteurs en assimilant les premiers le gouvernement par le peuple au gouvernement par la foule, le gouvernement du pays par le pays lui-même au gouvernement par la masse confuse, inorganique, désordonnée... »

Qu'on veuille bien excuser la longueur de la citation, mais que pareille critique ait paru en première page du *Temps* méritait d'être souligné.

L'auteur, très partisan pourtant d'une politique « familiale », a oublié de faire à la famille la place qui lui revient quand on parle de ce qui constitue un peuple. Et cette place est la première. Une nation est un ensemble de familles. Mais cette réserve faite, quel réquisitoire terrible contre le régime dont le *Temps* est le héraut!

Et le Provincial conclut :

« La démocratie française ne trouvera de repos et de salut que lorsqu'elle prendra conscience de sa qualité, laquelle est d'être, non une horde, mais une nation, et qu'elle aura, non pas supprimé le suffrage universel, mais organisé ce suffrage de façon que chaque citoyen exerce sa fonction électorale là où seulement est sa compétence. Il faut aller jusqu'à la racine du mal, qui ronger cette démocratie, pour la guérir. Sauf l'extirpation radicale de l'égalitarisme qui la dévore, tous remèdes seront inutiles. Il faut arriver à comprendre et à saisir le principe même de toute démocratie vraie, lequel est, répétons-le, qu'un peuple n'est pas une collection d'individus identiques, mais la réunion de forces, d'aptitudes, de qualités, naturelles ou acquises, différentes, inégales et multiples. Ce principe découvert, ou retrouvé, bien des combinaisons se présentent d'elles-mêmes à l'esprit pour en déduire les applications pratiques. Mais pour trouver le principe vraiment démocratique, il faut sortir des sacristies laïques où la démagogie redit ses perpétuelles et invariables litanies, et, à l'air libre, prendre contact avec le peuple lui-même pour du coup prendre aussi contact avec les réalités. »

L'écrivain du *Temps* croit encore que la démocratie politique — TELLE QU'ELLE EXISTE — est capable de se réformer et de s'amender elle-même. Il croit que la démocratie politique, telle qu'elle est sortie de la Révolution Française, pourrait renier l'individualisme et l'égalitarisme et rester quand même une démocratie. Il oublie que ces principes néfastes, dont il montre avec force et pénétration le jeu maléfaisant, sont essentiels aux démocraties contemporaines.

Les combattre pour refaire une société organisée, c'est faire œuvre anti-révolutionnaire. Les supprimer, c'est démolir la démocratie politique. Car la définition du Provincial est insuffisante. La démocratie — TELLE QU'ELLE EXISTE, et non telle que la rêvent d'aucuns — est le gouvernement d'un peuple par la loi du nombre, tout citoyen majeur étant supposé également compétent pour décider de tout.

Le suffrage universel, pur et simple inorganisé, est l'aboutissement logique des faux-dogmes démocratiques.

Organiser ce suffrage, le limiter surtout par des corps électoraux compétents — tout le monde n'ayant plus à décider également de tout — c'est tuer la démocratie politique.

Mais peu importe, pour l'heure, les divergences sur les étiquettes et sur les fins ultimes poursuivies. L'important n'est-il pas la constatation du gâchis, l'accord sur les faits, sur certains principes générateurs de ces faits, et sur le sens général de la réaction nécessaire ?

Abbé R.-G. VAN DEN HOUT.

Toute la vérité...

Un exposé et un défi

Il est assez facile de démêler l'écheveau de « la question religieuse au Mexique », et cependant, la lumière faite, les préventions aveugles accumulées pendant des années empêchent encore la plus grande partie du public de voir clair.

Pour y comprendre quoi que ce soit, il faut commencer par tout autre chose que le problème mexicain. Il faut se remémorer d'anciennes controverses dont les faits sont aujourd'hui du domaine de l'Histoire, mais dont les conséquences sont toujours présentes. Remontons aux jours où la religion était, dans la lutte pour le pouvoir politique, une mauvaise excuse et une justification; aux jours, où les doctrines des réformateurs servaient d'armes aux princes.

Mort au fanatisme! était alors le cri de guerre, mais ce que l'on visait, c'était le pouvoir.

L'Eglise devait être brisée et l'instrument employé fut le mensonge. Dans certains pays, qui embrassèrent les doctrines de Luther, cet instrument fut assez puissant pour assurer le but visé. Il passa, par après, dans les mains d'individus acharnés à détruire, toute religion. Voltaire l'a dit avec force et franchise : « Mentez-mentez, il en restera toujours quelque chose. »

Jamais l'Eglise catholique n'a redouté la discussion. Ce qu'elle a toujours redouté, ce qu'elle redoute encore — et avec les meilleurs raisons — c'est le mensonge. Or, le mensonge est à la base de la persécution religieuse au Mexique.

De Comonfort à Calles, les révolutionnaires de ce pays ont été à l'école des princes allemands de la Réforme et des chefs révolutionnaires français. Ils commencèrent par poser comme principes acceptés et incontestables certains mensonges fondamentaux, certaines demi-vérités. L'un de ces principes proclame que la démocratie affublée à la républicaine, est la seule forme de gouvernement bonne pour toutes les nations et dès lors pour le Mexique. Ces révolutionnaires ignoraient cette vérité, que c'est la forme de gouvernement assurant le bonheur du peuple et la stabilité de ses institutions qui convient le mieux à une nation donnée.

Mais en prenant parti pour la démocratie, ces gens-là adoptaient une attitude avantageuse à leur point de vue, surtout quand ils s'adressaient aux Américains, enclins à tout juger du point de vue de leur propre succès?

Le second mensonge, mis en avant par les révolutionnaires

mexicains, ce fut qu'ils dotaient réellement, leur pays d'un régime démocratique. Or, jamais le peuple mexicain n'a joui d'un pareil régime.

Un siècle s'est écoulé depuis le triomphe des révolutionnaires. Bien des présidents se sont succédé depuis, mais les suffrages populaires ne sont toujours pas comptés, et c'est la volonté du chef qui se substitue à la volonté du peuple. C'est toujours en versant le sang, qu'on élimine au Mexique un parti ou un leader politique; et rien ne prouve que ces méthodes sanglantes ne resteront pas les mêmes pendant plus d'une génération encore.

Troisième mensonge : l'Eglise catholique n'aurait rien fait pour le Mexique. Tout au contraire, elle serait responsable de la situation présente de ce pays, de l'analphabétisme du peuple, de la dégénérescence des institutions sociales et politiques mexicaines. C'est là une accusation lancée par tous ceux qui font campagne pour le gouvernement mexicain, qu'ils soient payés ou non. Il ne manque ni des uns ni des autres...

* * *

Aucun homme de sens commun ayant étudié l'Histoire ou l'économie politique ne saurait croire que la démocratie soit la meilleure forme de gouvernement pour tous les peuples et dans toutes les circonstances. Elle ne l'est que dans ces circonstances exceptionnelles et, sans que, du reste, des circonstances aient le moindre caractère de permanence. C'est ainsi, par exemple, que les villes américaines commencent à adopter un régime municipal en vertu duquel elles sont administrées par une commission et un *manager*, en s'écartant de ce système de laisser-aller qui les dotait naguère de maires concussionnaires et d'*aldermen* accessibles aux pots de vin. Une nation en état de guerre ne saurait confier ses destinées aux mains d'une populace changeante, à preuve la soi-disant « tyrannie » à laquelle l'opinion américaine a dû se plier au cours de la dernière guerre.

La démocratie demande des cerveaux « clairs », et qu'ils soient utilisés de façon désintéressée et intelligente. En temps de paix, la démocratie, pour réussir, doit savoir user intelligemment du bulletin de vote; elle doit aussi être dévouée à des idéals et être nantie d'un patriotisme fondé à la fois sur ces idéals et sur ces bulletins. Pour se préparer au régime démocratique, un peuple doit apprendre à obéir, car démocratie et licence ne sont pas synonymes.

La démocratie c'est la liberté de tous sauvegardée par des principes fondamentaux de justice enchassés dans une Constitution et par des lois émanant de l'action désintéressée du peuple lui-même. Dans une démocratie, une majorité n'est que la sentinelle veillant à la fois sur les droits de la minorité, comme sur ceux de la majorité.

Or, aujourd'hui, le Mexique est moins fait pour un pareil gouvernement démocratique qu'il y a un siècle. Tout Mexicain intelligent le sait. Les révolutionnaires ne l'ignorent point. Bien que l'ayant promis, jamais ils n'ont instauré au Mexique un régime démocratique. Ils n'ont pas le moindre envie de l'instaurer, ni aujourd'hui, ni demain.

Ils auront beau continuer à en parler, les dernières cent années n'en révèlent pas moins leur histoire aussi fidèlement que les conditions présentes la démontrent aujourd'hui.

Tout ce que ces gens-là débitent n'est que mensonge pur et simple, et, ajouterai-je, un mensonge qui n'est guère flatteur pour nous autres Américains puisqu'il est basé sur la conviction que nous n'avons ni assez de bon sens ni assez d'intelligence pour le percevoir à jour.

* * *

L'Eglise catholique se trouve être mêlée à ces fouillis d'ambitions personnelles que l'on appelle révolutions pour diverses raisons. La première, c'est que l'Eglise catholique passe pour avoir gagné le dévouement et l'affection du peuple mexicain et qu'elle constitue donc une menace constante pour les bandits et pour les spoliateurs. L'on sait que l'Eglise ne consentira jamais à tolérer le mépris des Dix commandements. Elle ne fera pas le jeu des voleurs. Elle restera silencieuse peut-être sous la persécution, mais elle est là, comme une accusation aux yeux des voleurs et un perpétuel reproche pour ceux qui, en dépouillant un peuple, cherchent leur propre gain. Les politiciens la haïssent. Il convient qu'elle soit haïe.

C'est là son sort et sa destinée. Elle ne donne, en réponse, à ceux qui l'accusent d'avoir opprimé le peuple, que ce fait : c'est que malgré tout, elle est l'Eglise à laquelle appartiennent 98 % du peuple mexicain. Ce dernier a résisté à tous les efforts — appuyés par le pouvoir, par l'argent, par toutes espèces d'avantages temporels — pour arracher l'Eglise de son cœur et de sa vie.

Les révolutionnaires mexicains ont, pour persécuter l'Eglise catholique et appuyer ses ennemis, une autre raison très spéciale. Ils sont persuadés que le *gringo* (1) est un imbécile. S'il est assez malin pour gagner de l'argent, pensent-ils, son intelligence ne va pas plus loin. D'autre part, ils se rendent bien compte que la seule façon, pour eux, de faire de l'argent, c'est de le voler. Cela, ils ne peuvent le faire en toute impunité tant que l'Eglise gardera son influence. Le cas du capitaliste « gringo » est clair. Il s'est enrichi au Mexique. Les politiciens mexicains doivent bien lui prendre cet argent quand ils ne peuvent plus piller leur propre peuple; mais ils doivent le prendre, si possible, avec la sympathie de la nation dont ils pillent les ressortissants. Aussi présentent-ils le pour et le contre et sondent-ils le terrain. Ils constatent que le catholicisme est la religion d'une minorité d'Américains. Ils savent que souvent, il se produit à son adresse, aux Etats-Unis, des explosions de fanatisme et d'intolérance séculaires. Ils savent encore que la majorité des Américains, sans haïr l'Eglise catholique, ne l'aiment guère.

Cette situation paraît assurer aux révolutionnaires mexicains une chance de se concilier des sympathies. Ils s'imaginent que, persécuter l'Eglise catholique, c'est faire plaisir à ces imbéciles de « gringos ». Et quand on lui fait plaisir, le « gringo » ne remarquera pas qu'on lui subtilise sa montre et son épingle de cravate.

La politique wilsonienne confirma les espérances des voleurs et la politique actuelle des Etats-Unis ne prouve pas qu'ils aient tort. L'Américain qui avait des intérêts au Mexique était aussi chez lui au ministère des Affaires étrangères, sous Bryan, qu'il l'était dans la rue. L'Américain qui avait augmenté de millions de dollars la richesse des Etats-Unis, qui avait ouvert à l'étranger des débouchés à l'industrie américaine, qui avait trouvé des champs pétroliers pour approvisionner la marine américaine et retardé par là l'équipement des champs pétroliers américains : cet Américain-là était pour le public et pour le gouvernement « le pauvre homme qui avait perdu une vache au Mexique ».

Or, le politicien mexicain comprend cela. Il n'est pas capable de gagner honnêtement de l'argent dans l'industrie, mais il n'est pas imbécile. La grande guerre lui a révélé toute l'importance de la propagande et depuis qu'il a de l'argent, il en joue un peu pour gagner beaucoup. Il trouva des « gringos » achetales, soit à l'aide d'espèces sonnantes, soit à l'aide de faveurs diverses. Il découvrit combien les missionnaires protestants américains sont précieux pour lui et mit en même temps le doigt sur les côtés faibles de ces zélés personnages.

Le politicien mexicain découvrit les Cannon, les Inman, les Tupper, les Miller, les Fox. Il leur donna du bel ouvrage à faire et leur promit les mains libres, pour, malgré la loi, ramener le Mexique à la « pure lumière de l'Evangile », après qu'ils auraient aidé les révolutionnaires mexicains à en expulser l'Eglise catholique.

Vint alors la nouvelle découverte, plus importante, de l'élément américain libéral. Les politiciens mexicains n'eurent même pas à le solliciter : il est venu à eux. Il s'est fait payer, certes, mais pas cher. Avec lui, vint la Fédération du Travail et même quelques catholiques dont les ambitions politiques pesaient plus dans la balance que les principes.

Tout ceux-là ont rendu de splendides services dans cette tâche singulièrement difficile de tirer les marrons d'une véritable fournaise de licence et de vol...

Ce n'est pas tout. Les révolutionnaires mexicains avaient des ambitions plus hautes. Au fond, ils n'aiment guère les Etats-Unis qu'ils détestent plus encore qu'ils ne haïssent l'Eglise catholique. Il est un rêve qu'ils caressent : celui de s'allier avec les nègres des Etats-Unis et avec les Japonais. C'est pour cela que les Etats-Unis durent, alors qu'ils guerroyaient au loin, garnir de troupes la frontière mexicaine. Toute l'affection du gouvernement Wilson pour les révolutionnaires mexicains n'allait pas jusqu'à leur faire confiance, alors que l'Oncle Sam avait le dos tourné.

Les politiciens mexicains caressent toujours le même espoir. Malheureusement pour eux, l'éventualité d'une guerre entre l'Amé-

(1) Gringo = Yankee. Sobriquet qui est appliqué à ces derniers en Amérique latine.

que et le Japon paraît, dans les circonstances présentes, assez éloignée.

Les Mexicains voudraient voir les Japonais prendre pied sur notre continent. La Californie inférieure, avec son splendide golfe de Magdaléna, est ouvert à l'immigration jaune. Parfois, un ballon d'essai est lancé pour inviter le Nippon à venir s'installer sur le territoire mexicain, comme immigré pacifique. Le temps fera le reste.

L'Eglise catholique n'a, certes, rien à voir à cela, sauf en ce que l'on s' imagine, en la persécutant, attirer les sympathies et aveugler le « gringo » au sujet du sort qui lui est réservé à lui-même.

* * *

Décidément, le conseil de Voltaire avait du bon. Jusqu'ici les Mexicains ont eu des preuves abondantes de la justesse de l'adage. Il est « resté » quelque chose de certaines calomnies. Rien de plus facile que de faire avaler au « gringo » n'importe quoi, si pour dorer la pilule on la saupoudre d'un peu d'anticatholicisme. C'est du moins ce que croit l'homme politique mexicain.

M. Chester M. Wright, de la Fédération du Travail pan-américaine, nous dit : « Le délégué papal au Mexique comprend mieux que les catholiques américains de quoi il s'agit. Il a suffi de deux entretiens avec lui d'une durée totale de trois ou quatre heures pour faire constater nettement que là aussi un arrangement à l'amiable pourrait bien intervenir ». Seulement M. Wright parlait sans être fixé sur les véritables projets de ses amis du Mexique. Avant qu'aucun journal n'eût reproduit ses paroles, le délégué pontifical, venu un rameau d'olivier à la main, était reconduit à la frontière et expulsé. M. Wright va évidemment garder le silence à ce sujet. S'il n'est rien resté de cette calomnie-là, d'autres eurent plus de succès. M. Benjarano, un « ancien fonctionnaire du ministère mexicain de l'Instruction publique » — juste ciel! — affirme, dans le fascicule de juillet, de la revue *Current History*, qu'en une année seulement, 27 millions de dollars-or mexicains ont pris le chemin de Rome et de l'Espagne. Où a-t-il pris ces chiffres? Dans sa tête? Il aura, en tous cas, nommé Rome à la suite de ce raisonnement bien simple : Si Rome reçoit quelque chose des catholiques mexicains — à l'instar de l'Armée du Salut anglaise, aidée par les Etats-Unis pour ses frais généraux et pour son activité internationale, — ajoutons ce montant, quel qu'infime qu'il soit, à ce qui est envoyé en Espagne et accreditons par là le mensonge que Rome a « touché » autant que l'Espagne.

M. Frueauff est avocat du consulat du Mexique à New-York. Il est payé, celui-là. A l'en croire « une commission composée de représentants de diverses sectes religieuses, revenue récemment du Mexique où elle avait procédé à une enquête, affirme que la religion n'y est pas persécutée », etc. Seulement, à peine l'encre qui avait servi à écrire cette phrase mensongère était-elle séchée que le président de la commission, docteur Herring, affirmait qu'elle n'avait rien dit de pareil! Il va de soi pourtant que le directeur du *Current History* a permis à l'allégation mensongère de s'étaler dans sa revue.

Le même M. Frueauff a dit du gouvernement mexicain que, « fortement appuyé par son peuple, il essayait simplement d'appliquer la loi ». Il voudrait donc nous faire croire que les dites lois ont été faites par le peuple mexicain, lui ont été soumises et ont été approuvées par lui. En réalité, les lois sont faites par une « junte » militaire et le peuple mexicain n'a pu dire au sujet d'aucune de ces lois ni « oui », ni « non ».

Notons en passant que M. Frueauff est d'avis que les Américains agiraient excellentement en imitant ces procédés. Il déplore que la Constitution nouvelle projetée pour l'Etat de New-York n'ait pas été adoptée de façon plus ou moins analogue. Hélas, un vote populaire a empêché qu'il en fût ainsi! Mais New-York n'est pas Mexico.

M. Frueauff insiste aussi sur ce point que le Gouvernement mexicain ne vise qu'à séparer l'Eglise de l'Etat. Il voudrait nous le faire croire. Seulement, il y a un siècle qu'au Mexique l'Eglise et l'Etat sont séparés.

A l'en croire encore, rien dans la Constitution mexicaine n'a trait aux biens de l'église : « Si ce n'est l'idée générale que le gouvernement fédéral a le droit de contrôler la propriété des corps religieux ».

Montrons comment cette idée générale fonctionnerait chez nous, si elle était appliquée à la mexicaine...

Si le principe est juste au Mexique, il est tout aussi juste pour tout pays qui vise à être une démocratie; or, notre démocratie est plus qu'un essai.

* * *

Un évêque méthodiste américain approuve les Mexicains. Voici comment la législation mexicaine appliquée aux Etats-Unis, traiterait les méthodistes dont Bishop Cannon est la vive lumière :

Toutes les églises méthodistes aux Etats-Unis, ainsi que leur contenu seront confisquées par le Gouvernement fédéral jusques et y compris la plus misérable chapelle de la plus petite ville du grand désert américain.

Les méthodistes pourront avoir l'usage de quelques édifices, pour le culte seulement, et ce, en vertu d'une sentence rendue par un fonctionnaire de l'Etat, lequel pourra être un baptiste, un catholique, un juif ou un athée; et seulement, aussi longtemps, et pas plus longtemps que le gouvernement ne le voudra.

Quelques unes des églises méthodistes confisquées seront employées à d'autres fins. Elle pourront aussi être remises à une Eglise nationale subventionnée par le Gouvernement fédéral à l'effet de déposséder pour toujours ceux qui construisent ou acquièrent ces édifices.

Aucun clergyman méthodiste ne pourra légalement officier dans les dites églises, s'il n'est Américain de naissance (pauvres ressortissants d'Ontario!). Aucun méthodiste de nationalité étrangère, même s'il n'est pas capable de parler la langue du pays, ne sera autorisé à s'adresser à un clergyman de sa nationalité, s'agirait-il même de diplomates étrangers désireux assister au service divin (Cf. l'affaire Dean Peacock. — Ambassade britannique.)

Les règles ci-dessus énoncées pourront, cela va sans dire, être violées, mais jamais en faveur de méthodistes. Il en sera pourtant autrement des Juifs, mahométans et shintoïstes.

Aucun pasteur méthodiste ne sera autorisé à voter, ni à exercer des fonctions publiques. Cette règle pourra toutefois être enfreinte en faveur de non-méthodistes. (Cf. le cas du Révérend Aaron Saenz, lequel, bien que clergyman, est membre du Gouvernement Calles.)

Aucun méthodiste ne saurait être détenteur de biens que le Gouvernement pourrait suspecter être utilisés ou détenus dans des buts religieux. Si les dits biens sont séquestrés et si le propriétaire spolié s'adresse aux tribunaux, l'affaire ne pourra être jugée par des jurés.

Toutes les écoles méthodistes seront confisquées. Aucun clergyman méthodiste ne sera autorisé à enseigner dans des écoles primaires. Après la mort de ceux qui sont encore en vie il n'y aura plus de pasteurs méthodistes, car les séminaires de théologie où ils pourraient se préparer à leur ministère ne seront pas autorisés.

Aucun clergyman méthodiste ne pourra parler en public en faveur de la Prohibition ou faire quoi que ce soit impliquant une activité politique ou comportant des discours politiques. Il sera interdit à tous les journaux méthodistes de commenter les lois leur imposant toutes ces obligations ou de critiquer ceux qui en portent la responsabilité.

Aucun clergyman méthodiste ne pourra légalement officier dans un cimetière aux funérailles d'un autre méthodiste, même si le terrain lui appartient en propre.

Les « diaconesses » méthodistes et les missionnaires ayant fait vœu de consacrer à cette activité leur vie tout entière ou même quelques années seulement pourront être arrêtés, mis à l'amende ou emprisonnés.

Le culte méthodiste sera sujet à être modifié et révisé par les autorités fédérales.

Les mariages célébrés par les clergymans méthodistes ne seront pas regardés comme valides.

Pour l'Etat, il n'y aura pas d'Eglise méthodiste. Celle-ci, dès lors, ne jouira pas de droits légaux au respect desquels tous seront tenus. Etc., etc...

Je n'ai touché qu'aux points les plus saillants. Chacun peut tirer de ce qui est exposé plus haut les conséquences logiques.

N'est-il pas étrange de noter que ce dignitaire méthodiste, l'évêque James H. Cannon junior, approuve tout ce qui précède, en tant qu'il s'agit du Mexique et de l'Eglise catholique? Son article dans le fascicule de juillet du *Current History* est une apologie de telles lois!!

J'en extrais ce passage qui mérite tout particulièrement l'attention par son amalgame de mensonges et de faussetés :

Le Gouvernement mexicain n'avait pas, n'a pas aujourd'hui pour objet d'empêcher qui que ce soit de prêcher ou de donner l'instruction religieuse aux enfants. Il n'a pas essayé non plus d'empêcher l'Eglise de disposer d'autant de propriété que cela est nécessaire pour sa légitime activité spirituelle.

Voilà qui est admirable. Mais où donc l'Eglise catholique pourra-t-elle manifester cette activité? Aux Etats-Unis, l'Eglise de l'évêque Cannon construit des églises, fonde et dirige des écoles, a des collèges où elle éduque son clergé, possède orphelinats, asiles, universités, hôpitaux. « Activité spirituelle légitime » que tout cela apparemment. M. Cannon est-il prêt à y renoncer de plein gré et à se conformer à ce qu'il approuve quand il s'agit du Mexique? Demanderait-il la confiscation des édifices dont dispose son Eglise? S'ils sont confisqués acceptera-t-il qu'on lui mette la main au collet et qu'on le jette en prison, s'il prêche en plein air? Je lui crois assez de zèle pour persévérer et pour prêcher dans la rue s'il ne peut le faire ailleurs.

* * *

Après avoir pris connaissance de la contribution de Bishop Cannon à la série parue dans le *Current History* sur le conflit entre l'Eglise et l'Etat au Mexique, on se rend compte de toute la profondeur de la haine — haine qui ne raisonne pas, haine exacerbée — que lui et ses pareils portent à l'Eglise Romaine, Mère de la Chrétienté.

Un mensonge après un autre tombe de sa plume vindicative. Il fait preuve d'une animosité que le zèle qu'il éprouve pour sa propre doctrine ne justifie guère. Il jette sa Bible par la fenêtre et révèle une animosité qui, dans sa tombe, ferait verser des larmes à l'Apôtre, auteur de la 1^{re} épître aux Corinthiens, ce traité admirable de la charité.

L'évêque Cannon reproche à l'Eglise catholique d'avoir échoué au Mexique. Qu'il daigne jeter un coup d'œil du côté des 65 millions d'Américains n'appartenant à aucune église. Qu'il se demande qui est responsable du sort de ces protestants déchristianisés. Tandis que M. Cannon pleure sur l'Indien du Mexique qui croit au Christ et se dirige vers l'autel où son cœur le pousse; qu'il se demande donc ce que le protestantisme américain a fait pour le Peau-Rouge des Etats-Unis. Qu'il promène ses regards sur les îles de la mer du Sud (Pacifique) et sur l'activité des missionnaires protestants, parmi ces indigènes qui se meurent. M. Cannon déclare qu'une Eglise, restée enchaînée cent ans, est responsable de l'état de choses au Mexique. Quelqu'un a-t-il jamais chargé de chaînes aux Etats-Unis l'Eglise méthodiste? Ce n'est pas l'Eglise catholique qui a donné à l'Amérique les régateurs de la Divinité du Christ. Elle n'est pas responsable des actions de ces « litéraux » que nous voyons, rongant le cœur du protestantisme américain. Elle n'a pas mis la main à la controverse entre « fondamentalistes » (Protestants conservateurs) et modernistes. Elle n'est responsable ni des berceaux sans bébés, ni des divorces, ni des unions libres, ni des sectes extravagantes, ni des interminables dissensions religieuses. Je ne viole pas la charité, si je suggère qu'avant d'accuser qui que ce soit de faillite, l'évêque Cannon devrait réfléchir quelque peu.

Jamais, je n'ai lu d'articles soi-disant historiques aussi peu documentés que ceux auxquels je fais ici allusion. A chaque page ce sont assertions gratuites présentées comme faits irréfutables.

Aujourd'hui, c'est mon tour à moi d'affirmer. Seulement, ces affirmations, je suis prêt à les étayer de documents.

Et je dis :

Loin d'avoir échoué au Mexique, l'Eglise catholique y a commencé et y a poursuivi, trois siècles durant, l'œuvre de christianisation la plus sage, la plus zélée, la plus productive, la plus élevée que l'histoire du monde ait connue depuis les débuts du christianisme.

L'Eglise catholique a sauvé les Indiens, et préservé le peuple mexicain, de ce qu'il y a sur la terre de pire comme sauvagerie, aussi bien que de l'avidité des conquérants.

L'Eglise catholique a doté le Mexique, par l'intermédiaire du régime espagnol, d'établissements d'instruction de tous genres, presque égaux comme qualité aux établissements européens de ce temps-là, et supérieurs à ceux qui existaient, à l'époque, aux Etats-Unis.

Les révolutionnaires qui se sont succédé au Mexique, d'Hidalgo à Calles, ont travaillé à la destruction de la nation mexicaine, en y tuant les écoles, en y combattant la religion, en y supprimant la liberté, en y prostituant la loi, en y encourageant le vice.

Les missions des sectes protestantes américaines au Mexique ont

aidé à violer les lois mexicaines et ce sont leurs dirigeants qui, précisément, ne cessent d'avoir à la bouche ces mots : « La loi est sacrée! » Ces missions ont accepté les faveurs spéciales accordées par les fonctionnaires parjures et faisant fi de la législation qu'ils avaient eux-mêmes juré de respecter et d'appliquer.

Pour donner la preuve de ces assertions, je n'ai pas besoin de chercher loin. Je n'aurai qu'à produire les dépositions faites sous serment devant une commission sénatoriale américaine, dépositions publiées par le Gouvernement des Etats-Unis. Ceux qui attaquent l'œuvre accomplie par l'Eglise catholique au Mexique, désirent continuer à faire l'apologie des persécuteurs, qui, au Mexique, veulent anéantir les principes américains touchant la liberté religieuse, la liberté de la presse et le caractère sacré de la propriété privée. Je leur offre ici une occasion opportune de se justifier — s'ils le peuvent.

† Francis C. KELLEY,
Evêque de Tulsa (Oklahoma).

Du rôle de la critique

... Je suis étonné qu'un critique ose écrire aux premières lignes d'une longue étude : « Je ne comprends pas. » S'il ne comprend pas, il n'a qu'à se taire. Mais un critique doit comprendre, c'est son métier!

(PAUL CLAUDEL à FRÉDÉRIC LEFEVRE, *Une Heure avec*, 3^e série, p. 156.)

Quand Sainte-Beuve prétend écrire une *Histoire naturelle des esprits*, l'abbé Henri Bremond proteste : « Sainte-Beuve métamorphosé en Taine, ne craignons pas ce désastre. Il n'y a pas de science de l'individu, et les trente volumes des *Lundis* nous montrent assez que Sainte-Beuve ne s'intéresse qu'aux âmes, dans ce qu'elles ont d'incommunicable, d'unique. » J'en suis bien d'accord, mais je ne crois pas qu'il faille entendre ce mot d'*Histoire naturelle des esprits*, au pied de la lettre. Il ne s'agit point d'établir une nomenclature, mais de raconter les observations réelles que l'on a faites avec intelligence et amour, sans que de vaines théories précisément viennent servir d'écran entre la chose et le contemplateur. *Histoire naturelle*, oui, si Sainte-Beuve entend par là que le critique doit observer les œuvres de l'esprit et les auteurs, comme Jean-Henri Fabre considérait les travaux des araignées et le vol des abeilles. Il reste que chaque écrivain forme à soi-même sa propre famille. Le critique, plus que l'entomologiste, doit se défendre de tout parti-pris. Il doit, à chaque nouvel auteur qu'il étudie, retrouver la clef de sa sensibilité, l'aborder avec une sympathie renouvelée, pénétrer son tempérament, son caractère, sa formation, ses rencontres, ses goûts, ses actions et ses réactions, sa société individuelle. Faites à autrui ce que vous voudriez que l'on vous fit. Que de fois n'avez-vous pas souffert de l'incompréhension des autres hommes autour de vous? Le critique parfait serait celui dont pas un seul auteur, loyal envers soi-même, pourrait jamais dire : « Il s'est trompé sur moi »

Cela ne signifie pas éclectisme, ni dilettantisme. L'observation est une chose, le jugement en est une autre. Le critique peut avoir une religion, une philosophie et même une doctrine littéraire. Il peut confronter ensuite ses recherches avec ses théories. Mais rien ne doit troubler le regard du naturaliste. Le critique

manque à tous ses devoirs où, plus exactement, il est tout autre chose qu'un critique si, d'abord, il n'a pas compris, s'il a travesti, fût-ce tant soit peu, les intentions, la volonté, les moyens, les qualités de l'auteur qu'il étudie. Paul Claudel — qui n'est pas un critique — parce qu'il n'est pas un critique, dans son très mémorable entretien avec Frédéric Lefèvre a exposé parfaitement ce qu'un auteur a le droit d'attendre de celui qui a pris à tâche de se faire son Jean-Henri Fabre. « Il est fâcheux, dit le grand poète du *Soulier de satin*, il est fâcheux de voir la plupart des critiques, au lieu de tâcher d'expliquer et de s'expliquer, se livrer à des explosions lyriques et composer de petites odes de louange ou de blâme. Un savant qui étudie l'insecte le plus répugnant ne perdra pas son temps à s'écrier de temps en temps : « Quelle sale bête ! » et à faire des plaisanteries. L'œuvre la plus odieuse à notre goût est cependant l'expression de quelque chose, elle est la révélation d'une tendance de notre époque... » Elle est surtout la révélation d'un individu. Même si les moyens lui ont fait défaut pour s'exprimer, s'il n'a pas dit ce qu'il voulait dire — ce qui est le défaut mortel en littérature, le signe des œuvres mort-nées — il m'intéressera de savoir pourquoi il a écrit sans y avoir d'aptitude, si réellement, il avait quelque chose à dire ou s'il contentait simplement une vanité... Mais s'il a voulu me tromper, s'il a dit autre chose que ce qu'il pense, je n'aurai point de répit que je n'ai retrouvé tous ses détours et leurs causes : Thésée perdu, comme il m'intéressera de retrouver l'entrée du labyrinthe où je me suis engagé... Enfin, si je me trouve en présence d'un écrivain qui exprime purement la réalité, pourrai-je m'arrêter de considérer, non point un auteur, mais enfin l'un de ces hommes rares que cherchait en vain Diogène ?

Un homme qui s'exprime et qui exprime avec soi tout le réel qui le presse, voilà sans aucun doute l'idéal du grand écrivain, qu'il soit philosophe, poète ou romancier. Mais l'idéal du critique est de voir comment chacun s'exprime. La tâche du critique est de s'expliquer et d'expliquer l'immense variété de l'espèce humaine, pourquoi et comment il y a Voltaire et sa vision du monde et sa manière de la dire, pourquoi et comment il y a Hugo et sa vision du monde et sa manière de la dire, pourquoi et comment il y a Racine et sa vision du monde et sa manière de la dire. Ensuite, mais ensuite seulement, il pourra nous dire pourquoi et comment il préfère l'un à l'autre. Un critique se doit d'être un moraliste, un psychologue, un grammairien, un érudit et un anticipateur. Il peut être ensuite un philosophe et un doctrinaire.

* * *

Il ne cesse pas de m'étonner de l'extrême variété des jugements littéraires. L'un condamne Léon Bloy sans aucune circonstance atténuante, lorsque l'autre vient de me le représenter comme le plus grand écrivain de ce temps; celui-ci aime Paul Valéry et rejette Paul Claudel, mais celui-là rétablit l'équilibre par le mouvement contraire; pour le premier, Jean Cocteau n'existe pas, et pour le second, Charles Péguy. Avouerai-je que je suis toujours un peu décontenancé par de telles paroles péremptoires et sommaires? Je me rappelle qu'en un temps où je ne connaissais de Bloy que très peu de pages, étonné de ses injures et de ses gros mots que je ne m'expliquais pas, j'affirmai hautement que je n'avais pas de temps à perdre avec lui tant que je trouverais de nouvelles beautés dans Racine. Je comparais les incomparables. Parce que la pureté de Racine me touche, faut-il que je demeure insensible à la magnificence et aux hyperboles de Bloy? Parce que je ne me lasse pas de l'élégance et de la mélancolie de Watteau, serai-je fermé à la puissance de Michel-Ange?... Le premier livre que j'ouvris de Marcel Proust, ce fut, comme à peu près tout le monde, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Je lus quelques pages

de l'interminable portrait de M. de Norpois; je refermai le volume : J'étais furieux de rencontrer un vieil ambassadeur au lieu des charmantes amies que me promettait le titre. Et je pensais, comme tous les gens qui n'ont jamais lu que ces quelques pages, que l'œuvre de Proust était illisible. Je la repris, cependant, et j'eus la révélation ineffable d'une poésie toute nouvelle et qui, cependant, éveillait en moi les échos les plus profonds et les plus intimes. Gilberte et ses compagnes aux Champs-Élysées, Albertine et son petit groupe sur la plage de Balbec m'apparurent encore plus belles et plus vivantes que je ne les avais imaginées. Depuis, je n'ai cessé de lire et de relire *A la recherche du temps perdu*, et je me suis expliqué pourquoi le génie de Proust ne lui permettait pas d'omettre un seul détail, et comment le portrait minutieux de M. de Norpois était nécessaire dans la galerie où brille le tableau du jeu de barres de Gilberte.

Ainsi, deux écrivains, qui me sont parmi les plus chers, m'ont apparu d'abord comme étrangers et presque ennemis. Aurai-je fait œuvre de critique en me tenant à une impression première? De telles expériences apprennent qu'une pareille humilité convient au critique et au savant.

Qu'il y ait des gens qui ne se plaisent qu'à la montagne, d'autres qui ne veulent connaître que la mer, faudra-t-il que le géographe, selon qu'il fera partie de l'un ou l'autre groupe, supprime les Alpes ou la Méditerranée? Je pense qu'il s'appliquera, au contraire, à nous montrer équitablement les qualités de celle-ci et de celles-là.

Arriver, à comprendre tout l'humain; être véritablement *humaniste*; faire qu'en soi et autour de soi la vieille devise : *Nil humani a me alienum...* ne soit pas un vain mot et faire sienne aussi la parole de Shakespeare : *Quelle grande chose que l'homme!* grande jusque dans ses misères et jusque dans ses erreurs; avoir le respect et l'amour de la personnalité humaine dans ses expressions diverses, le critique n'est plus un critique, s'il se refuse à cette tâche. Il doit avoir la passion de la découverte comme un géographe et un explorateur. Ernest Hello a dit bellement qu'il ne pouvait y avoir de plus haute joie pour lui que de crier : *Terre!*... Beaucoup d'hommes se fieront à lui pour savoir quelle est la contrée qui leur convient : Il ne doit point les tromper.

Autre chose est l'artiste créateur. Plus il sera un grand artiste original, moins il pourra, moins il devra, le plus souvent, comprendre les œuvres des artistes différents de lui. Plus un paysage de montagnes est soi-même, si j'ose dire, plus il est étranger et contraire à un paysage marin. Il ne m'étonne et ne m'irrite jamais des incompréhensions des artistes entre eux — à moins qu'elles n'aient pour cause une jalousie évidente qui est la plus basse chose du monde. Des incompréhensions naturelles — ou même voulues du point de vue artistique — me sont, au contraire, des indications infiniment précieuses. Cocteau a raison de dire, dans le *Rappel à l'ordre* : « Il est dur de nier, surtout des œuvres nobles. Mais toute affirmation profonde nécessite une négation profonde. » La tâche du critique est de s'expliquer et d'expliquer l'une et l'autre. Encore une fois, ce n'est pas éclectisme chez lui, mais curiosité, goût et devoir de décrire tout le spectacle humain. L'éclectisme serait de travailler les cartes, de mélanger la mer et la montagne, de refaire la Macédoine philosophique de M. Victor Cousin ou de composer une seule esthétique avec des exemples contradictoires : Tout le contraire du rôle de la critique et du critique. Et c'est pourquoi celui-ci, en pleine connaissance de causes, est finalement le seul juge.

JEAN SOULAIROL.

Le plus grand Poète de Sienne (*)

Cecco Angiolieri

Cecco fut comparé à Villon. Naturellement. Toutes les fois que, dans une période quelconque d'une littérature quelconque, on rencontre un gredin de talent, on le compare à Villon. Telle est la destinée de Maître François. Il est devenu le patron des repris de justice de la rime : il les couvre de sa célébrité, sinon de sa protection. Mais il n'a de commun avec Cecco que ses mauvais tours et ses rapports inamicaux avec le guet. Il l'écraserait de la hauteur de son génie.

Et nous pardonnons tout au vieux forban de notre Parnasse français parce qu'il a aimé sa mère; parce qu'il a regretté, d'une sincérité qui ne sera jamais mise en doute, la tristesse que lui causaient ses fredaines; et parce qu'il a écrit quatre vers tels qu'il n'en est guère, en aucune langue, à nous remuer plus profondément jusqu'au plus vif de notre cœur et de notre chair :

Autre chastel n'ay, ne fortesse,
Ou me retraye corps et ame,
Quant sur moy court malle destresse,
Ne (1) ma mere, la povre femme!

L'Angiolieri n'a exprimé que la hâte cynique d'être débarrassé de ses parents. La mort est trop négligente; trop tenace la vie :

S' i fosse mort', andare' da mie' padre;
s' i fosse vita, juggire' da lui;
similmente fare' da mie' madre (2).

La psychologie de Cecco est simple. Comme ce maître fourbe, ce « *magnus truffator* », dont parle Fra Salimbene, il n'aimait que trois choses :

Tre cose solamente sonni in grado...
ciò è la donna, la taverna e 'l dado (3).

Trois choses : ou plutôt une seule, source intarissable de toutes ces grossières ivresses : l'argent. L'argent qui est le centre et le pivot de toute sa vie et de toute son œuvre.

Son père était riche; son père était avare; son père lui ménageait les deniers d'argent et les marcs d'or à jeter dans les bouges et sur les tables de jeu des tripots :

E dico : « Dato li sia d'una lancia! »
ciò a mie' padre, che mi tien si magro... (4).

Même sort à sa mère qu'il compare, défavorablement pour elle, à Médée meurtrière de ses propres enfants. Quant à la femme qu'on lui « a donnée pour sa consolation », c'est un monstre physiquement et moralement : elle ne parle que d'économies. Heureux les veufs! Que n'en est-il!

A cu' la moglie muor ben è lavato,
se la ripiglia, più che non è 'l farre (5).

Le monde, vraiment, est mal fait : gens sont riches qui mériteraient d'être pauvres! Cecco est pauvre qui saurait si bien jouir! — Jouir! Voilà toute sa morale et toute sa philosophie : il n'est pas en retard. — De contempler une telle injustice, il enrage jusqu'à la mort.

On a fait grand état de la mélancolie de Cecco et on lui a presque attribué la gloire d'avoir introduit dans la littérature de son pays, ce sentiment de tristesse, délicat et charmant. Le mot, peut-être. La chose, non.

« *Malinconia* » est bien du vocabulaire courant de Cecco. En quel sens? Signifie-t-il, ce mot si poétique et si chargé de dou-

leur et de rêve, cette désolation profonde, dont la cause n'est, à celui qui en souffre, qu'obscurément connue, faite de l'arrière-goût amer des plaisirs passés et de la fragilité de nos joies, ou de l'incertitude de notre destinée et du mystère de la souffrance? Ou a-t-elle la « *Malinconia* » de l'Angiolieri quelque chose de commun avec la « *Melencolia* » de Dürer, la déesse aux ailes lasses, qui rêve sous la sablière à l'inutilité du compas, à la vanité des livres et à l'impuissance des lois secrètes des nombres? Ou bien est-ce beaucoup moins complexe et n'y a-t-il pas lieu de chercher si loin? Cecco répondra :

Ogne mie' 'ntendimento mi recide
el non aver denaro 'n cavaglione,
e vivo matto com' uom ch' è 'n pregione,
pregando morte : « Per Di', or m'uccide! »

E quand' i' n' ho tutto 'l mondo mi ride,
ed ogne cosa mi va a ragione,
e so' vie più arditto ch' un leone... (1).

La mélancolie de Cecco, c'est le désir, qui, faute d'argent, ne peut se satisfaire, des plaisirs les plus grossiers. Jamais, l'escarcelle garnie, le gredin n'est mélancolique. La mort de son père chasse huit jours sa mélancolie : elle revient le neuvième parce que sa mère est encore là. Et à « *Cecco di Messer Fortarrigo* », dont le père se cramponnait indiscrètement à l'existence, « *Cecco di Messer Angiolieri* » annonce que le vieux est « à moitié sec » et lui conseille « de ne se donner aucune mélancolie ». Il serait difficile de trouver un commentaire plus limpide à la fois et plus brutal d'un mot qui semble d'abord malaisé à entendre (2).

Cecco, d'ailleurs, ne se fait sur son propre compte aucune illusion. Il convient de lui rendre cette justice. Il sait fort bien et il avoue que tout en lui est décidément pourri :

Dalla cima del capo 'n jin' al suolo
cosa non regna 'n me che buona (3).

Ses rares et mornes et tardifs mouvements de repentir ne nous touchent point. Leur sincérité nous est même suspecte. Cecco avait de l'enfer, — pas de celui de Dante encore inconnu, — une terreur qui ne semble pas feinte : elle a pu ne pas lui être inutile.

Mais ce qui le rachète à nos yeux et lui mérite notre attention, c'est n'est ni sa mélancolie prétendue, ni quelques vagues et inconsistantes palinodies : c'est son art. Exclusivement.

* * *

Il n'y a plus ici à formuler de réserves. Et les publications, qui ont enfin rendu accessible l'œuvre du Siennois, ne peuvent que servir à lui restituer la place à laquelle il a droit dans l'histoire de la littérature italienne : à l'étranger surtout, car dans son pays, le travail a déjà été fait sous l'impulsion donnée, en 1874, par l'article d'Alessandro d'Ancona. Sans parler naturellement de Dante, il est au Dugento d'autres poètes plus puissants que l'Angiolieri; de plus original que ce mauvais fils, il n'en est pas.

Parmi les écrivains du *Dolce stil nuovo*, savants et courtois, tourmentés et subtils, parfois précieux, aristocratiques toujours, il tombe à grand fracas, un peu en intrus, tout plein de verve populaire. Il semble un cheval sauvage, superbe d'allure, les naseaux en feu, ignorant du mors, de la bride, même de la selle, qu'on a brusquement lâché sur les pelouses d'un parc magnifique où les coursiers de quelque écurie royale paissent avec ordre dans la lumière sereine. Il s'ébat, il s'ébroue, il s'écarte, il culbute en toute licence. Il saute les obstacles. Il casse les barrières. Il étonne les nobles animaux que le frein a domptés. Le jour où Cecco s'est mêlé de critiquer un sonnet dantesque, il a tout de suite montré qu'il n'y entendait rien. Mais il a compris qu'il ne comprenait pas : il n'a pas insisté; il a passé aux injures : c'est tout de suite allé beaucoup mieux.

Les critiques italiens ont argumenté avec beaucoup de conscience sur le point de savoir si l'Angiolieri était un humoriste ou un burlesque. Ils n'ont pas réussi à se mettre d'accord. Cela tient,

(1) De n'avoir point d'argent dans mon escarcelle, cela coupe net tous mes desseins, et je vis en fou comme un homme en prison, priant la mort : « Pour l'amour de Dieu, tue-moi maintenant! » Et quand j'ai de l'argent, le monde entier me rit, et tout marche au gré de mes désirs, et je suis beaucoup plus courageux qu'un lion...

(2) L'Angiolieri dit encore dans un autre de ses sonnets que pour fuir la mélancolie il en est réduit à emprunter à usure : ce n'est pas moins clair.

(3) Du sommet de la tête jusqu'au sol, il n'est en moi rien de bon.

(*) Cf. *Revue Catholique des Idées et des Faits*. du 13 août 1926.

(1) Si ce n'est.

(2) Si j'étais la mort, j'irais à mon père; si j'étais la vie, je m'enfuirais de lui; j'agrais de même à l'égard de ma mère.

(3) Trois choses-seulement me sont agréables... c'est-à-dire la femme, la taverne et les dés.

(4) Et je dis : « Qu'on le frappe d'une lance! » je veux dire mon père, qui me tient si maigre...

(5) Celui dont la femme meurt, s'il se remarie, est plus lavé que le détroit, (est plus privé de bon sens que n'est battu par les flots le détroit de Messine.)

peut-être, à ce que la définition de l'humour quelques degrés de longitude ou de latitude la font changer, comme le passage de la mer ou d'une montagne ou même d'une simple rivière.

Il n'a manqué à Cecco que le souci de moraliser, — les sceptiques diront sans doute : l'hypocrisie, — pour être un grand satirique. On sait que le satirique est un être complexe qui se décompose au moins en deux personnages : le premier démasque les vices, aligne les portraits en galerie et invite les vicieux à s'y reconnaître; le second, sur ces exemples qu'il stigmatise, fait une conférence vertueuse. A l'un, il suffit d'une bonne lanterne et d'un burin impitoyable. L'autre manie le fouet dans l'intérêt du bien public. Cecco joue ce double rôle, mais avec d'importantes corrections : il ne s'occupe, d'une part, que des vices ou des défauts, plus ou moins prétendus, dont il a eu personnellement à souffrir; et, d'autre part, il ne se soucie point de l'édification des peuples.

Les portraits qu'il a tracés se fixent inoubliablement à l'esprit. Il excelle à saisir et à exprimer le trait qui particularise la physiognomie. Il analyse cruellement son personnage et en démêle d'un coup d'œil sûr l'odieux et le ridicule. Il le campe en vers cinglants, hauts de relief, plus hauts de couleur, où l'homme nous apparaît en pleine lumière, frémissant de vie et de passions, individualisé à la fois et s'élevant à la généralité du type.

Ainsi l'avare, gonflé d'égoïsme, qui n'a d'autre souci que de son argent et de sa santé. L'original est le père de Cecco; mais ici, il ne nous importe plus.

*Trarli un dena' di man saria più agro,
la man di Pasqua che si dà la mancia,
che far pigliar la gru a un bozzagro ! (1).*

L'Harpagon est si bien emmitoufflé, ouaté, capitonné de richesses mal acquises, qu'il ne peut même plus prendre froid, ni attraper un rhume. En médecine, Galien et Hippocrate seraient comparés à lui, de petits écoliers. Il n'a pas reçu la complexion des hiboux; ce sont les hiboux qui ont reçu la sienne : ils ont bien de la chance!

Voici la femme acariâtre et grincheuse qui ne connaît qu'un sujet de conversation : des économies, encore des économies, toujours des économies!

*... moglie che garre
da anzi 'l di infino al ciel stellato;
e 'l su' garrir paion mille chitarre... (2).*

Un exemplaire avant la lettre du Tartuffe :

*Quando 'l Zepa entra 'n santo usa di dire :
« Dio si vi dea 'l buon di, Domine Deo ! »
e si si segna, che quasi morire
fa ciascuno ehe vede l'atto seo.*

*E suo' peccati dice sì, ch' udire
li po' ciascun, non che gli oda Iddeo;
e quand' e' se ne vien a dipartire,
cantando n'escie e ritorna giudco (1).*

Le parvenu ou, si l'on préfère, le nouveau riche : depuis plus de six siècles le personnage n'a pas changé :

*Quando Ner picciolin tornò di Francia,
era sì caldo de' molti fiorini,
che li uomin li parean topolini
e di ciascun si facea beffe e ciancia.*

*Ed usava di dir : « Mala meschianza
possa venir a tutti i miei vicini,
quand' e' son appo me sì picciolini,
che mi fuora disnor la lor usanza. » (2).*

(1) Lui arracher un denier de la main serait plus difficile, même le matin de Pâques où l'on se fait des présents, que faire prendre une grue par un mauvais faucon!

(2) ... une femme qui criaillait depuis avant le jour jusqu'au ciel étoilé; et ses criaileries résonnent comme mille guitares...

(3) Quand le Zepa entre dans le saint lieu il a coutume de dire : « Que Dieu vous donne le bon jour, Seigneur Dieu ! » et il se signe avec de telles simagrées que ceux qui le voient en rient à en mourir. Et il dit ses péchés si fort que non seulement Dieu mais chacun peut les entendre; et quand vient le moment de partir il s'en va en chantant et s'en retourne aussi juif.

(4) Quand le petit Neri revint de France, il avait tant de florins qui le tenaient si chaud que les hommes lui paraissaient des sourceaux et qu'il se moquait de chacun et le tournait en ridicule. Et il disait volontiers :

On ferait, avec les sonnets de Cecco, un tableau fort complet des mœurs siennoises à la fin du Dugento; des mauvaises mœurs, s'entend bien : il ne connaît que celles-là. Avec une verve endiablée et un réalisme truculent, il peint les bas-fonds où il fréquente et les gens inavouables dont il fait ses compagnons. Il a le génie du détail pittoresque et s'imprègne du monde extérieur. Il enferme une comédie en quatorze vers et ses dialogues, heurtés, étincelants, panachés d'injures, souvent grossiers, ont une étonnante puissance d'évocation. La ressemblance est frappante avec certaines scènes assez crues de Plaute.

Cecco parcourt Sienne jour et nuit, nuit surtout, au mépris des amendes et des sbires. Il a le nez au vent, l'oreille au guet. Il se gare s'il entend crier : *lèllè*, car un jet d'eau sale va suivre. Il furete. Il se cache. Il happe des conversations. Voici ce vieux ladre de Mino Zeppa qui, à coups de deniers, voudrait se faire ouvrir une porte. Il n'a que l'accueil qu'il mérite :

*Se fossor buon tu li avresti più cari:
va 'col malanno : e' fuoron di Capocchio (1).*

Un autre, pour se venger d'un refus analogue, menace de se tuer : son cadavre sera bien embarrassant, car il provoquera une descente de justice. Mais l'Angiolieri, lui-même, s'est fait détrouser. Il appelle au secours :

*... I' so' rubbato. —
Chi t' ha rubbato? — Una che par che rada
com' raso', si m'ha netto lasciato. —*

*Or come nol le davi della spada? —
I' dare' anz' a me. — Or se' 'npazzato? —
Non so; che 'l dà? — Così mi par che vada... (2).*

Ses peintures s'encadrent d'épigrammes parfois amusantes, plus souvent brutales. Sa femme n'est qu'un laideron tant qu'elle ne s'est pas encore étendu sur la figure du « *fattibello* »; mais elle devient une beauté par un fardage savant et « démesuré », dont Cecco prend occasion pour nous renseigner très exactement sur l'arsenal de guerre d'une Siennoise :

*... col burattello,
biacca, allume, scagliuola e bambagello... (3).*

Dès que sa haine est en jeu, il a naturellement le trait féroce. Il nous explique pourquoi son père, ce *Godente* qui ne peut attraper la fièvre, vit si longtemps :

*Chè la morte paura ha di morire,
e s'ella intrasse in lu', i' so' sicuro
ch' ella morrebbe e lù' faria guarire (4).*

Il éprouva, pendant plusieurs années, une passion violente pour une belle *popolana* siennoise, qui capitula après une résistance assez énergique. Elle fut sa maîtresse. Il fut « le trouvère de Becchina ». Il se maria. Elle se maria. Ils ne changèrent pas leurs habitudes pour si peu. L'a-t-elle aimé? Ce n'est pas impossible. Il est certain qu'elle a aimé son argent. Mais il n'en avait guère. Les réceptions de Becchina s'en ressentirent beaucoup.

Il est inutile de préciser que son *canzoniere* amoureux, — qui comprend plus de soixante sonnets : près de la moitié de son œuvre, — n'a rien de commun avec celui de Dante ou celui de Pétrarque. Le sublime sublunaire des amours platoniques ne l'émeut pas et il ne lui importe guère que la seule vue de « *Madonna* » lui infuse toutes les vertus. Ses excès sont à l'autre extrémité de la gamme amoureuse. C'est d'être parfois grossier et non de se

« L'infortune peut bien accabler tous mes voisins, car comparés à moi ils sont si petits qu'à les fréquenter je serais déshonoré. » — M. DOMENICO GIULIOTTI note que Neri emploie le mot archaïque, d'allure française, *meschianza*, au lieu du mot ordinaire qui serait *sfortuna*, pour bien montrer sa science fraîche et rappeler ses voyages.

(1) Si tes pièces étaient bonnes, tu en serais moins généreux; va-t'en au diable : elles sont de Capocchio, Cléber faussaire, brûlé vif à Sienne en 1293; on le retrouve dans l'*Enfer* de DANTE, *XXXIX* et *XXXI*.

(2) ... Je suis volé. — Qui t'a volé? — Une qui semble raser comme un rasoir, tellement elle m'a laissé net. — Que ne lui as-tu donné des coups d'épée? — J'en donnerais plutôt à moi-même. — Es-tu devenu fou? — Je ne sais; à quoi le juges-tu? — A ta démarque.

(3) Je traduis M. DOMENICO GIULIOTTI : « *Burattello*, petit blutoir, tamis; *biacca*, céruse, pour simuler la carnation blanche; *allume*, alun, astringent pour les rides; *scagliuola*, gypse, composé de plâtre et de poudre de marbre; *bambagello*, petite pièce de buratine pour s'étendre tous ces ingrédients sur la figure. » — Un ermite siennois du Trecento, FRA FILIPPO DEGLI AGAZZARI nous fournit des renseignements analogues; mais il ne doute pas de l'origine diabolique de tout cet attirail.

(4) Car la mort a peur de mourir; et si elle entrait en lui, je suis sûr qu'elle mourrait et qu'elle le ferait guérir.

perdre aux nues qu'il faut lui reprocher. Mais ce *canzoniere*, malgré l'alliage, n'en est pas moins un chef-d'œuvre.

Les effets d'une passion violente n'ont jamais été mieux traduits dans toute leur intensité, dans leur variété plus encore. Cecco en arrive à perdre le sentiment, à perdre la tête aussi, à tituber comme un fou ou un homme ivre. On le lui crie, on a raison :

*Tutti color che me veggiono andando,
si dicono: « Ve' colui ch' è smemorato! »*

*Ed io nulla bestemmia lor ne mando;
ch'elli hanno le ragioni dal lor lato,
però che 'n ora 'n or vo tramazzando (1).*

Avec une sincérité ardente, sous l'empire du moment variable et des derniers incidents, il traduit les continuel changements que creuse la passion : les espoirs succédant aux mornes désespérances; les humiliations, les requêtes d'esclave; les malédictions et la rage; la colère et l'ironie; surtout la douleur :

*... mi faceva trar più rata e guai
che non ja l'uom quand' è verrucolato (2).*

Et encore :

*Chè tutto 'l tempo ch' i' ju' 'namorato
non seppi che foss' altro che dolore... (3).*

Il prend les résolutions les plus énergiques : il n'aimera plus. Il est ferme comme roc. Mais bientôt tout s'écroule. Il ne lui reste que de ne plus penser à ses velléités de résistance et à obéir à l'Amour dont il fut toute sa vie « le serviteur des serviteurs ». Il s'abandonne à sa destinée. Il se laisse aller à la dérive.

Plus tard, cependant, quand, assagi par l'âge, il repassera les traverses de sa carrière amoureuse, il remerciera « la haute puissance divine de lui avoir du cœur arraché cette épine, qui pique aussi naturellement que parfument les violettes » et que les gens appellent amour. Ils se trompent lourdement :

Ch' io dico ch' ell' è spina senza rosa (4).

La douleur de Cecco n'est pas d'une qualité rare. Nous avons mieux à faire que de nous apitoyer sur le sort de ce vaurien et de ce mauvais fils. Mais elle est un élément essentiel de son art : elle imprègne toute sa poésie; elle se mêle sans cesse à ses éclats de rire qui sonnent parmi des sanglots; elle fait désoler son ironie et, à ses invectives mêmes, elle donne une plus âpre saveur.

Ce mélange constant du tragique et du comique est le trait le plus personnel de l'Angiolieri. Il prend toute sa valeur de la langue où il est exprimé : une langue vive, drue, colorée, pleine de suc, jamais banale, où chaque mot est une surprise, chaque rime un plaisir pour l'oreille, toute débordant enfin d'images pittoresques et d'expressions populaires qui ont des allures de proverbes si même elles n'en sont pas souvent. Les citations se pressent sous la plume pour donner une idée de cette richesse et de cette exubérance. Une rapide esquisse du portrait de Cecco par lui-même y suffira.

Le voici réduit par la pauvreté à « aller parmi les gens tête basse, plus honteux qu'un chien étranger... Si maigre (d'argent) qu'il en est diaphane. » Si triste qu'il « a mis son rire en gage » et que, pour le dégager, il faudrait payer plus que la valeur de Pise. Il a l'air d'un « oiseau pelé vif ». Les mauvais points des dés lui ont, à lui aussi comme à Ciampolino, « fait brûler un peu du chandelier ». Le bon argent, les *denari* ont « plus peur de lui que lui du diable ». On le fuit « comme un lépreux », même, surtout, ses anciens amis de fête :

*Chè tal soleva usar meco a diletto
che s' i' v' pur miro si li faio un fuoco (5).*

Ils l'ont trahi et volé ceux en qui il avait une confiance telle « que n'est pas plus blanche la farine qui sort du moulin ». Il en est réduit à faire comme l'ourse « qui par la faim se lèche les doigts ». L'amour le consume « comme du sel dans l'eau bouillante » et le

(1) Tous ceux qui me voient passer disent : « Regarde celui qui est stupide ! » Et je ne leur envoie aucun blasphème (le premier genre de réponse qui lui vient naturellement à l'esprit); car ils ont raison : d'heure en heure je deviens de plus en plus insensé.

(2) (Becchina) m'arrachait plus de cris et de hurlements que n'en pousse l'homme qui est mis à la torture.

(3) Car tout le temps que je fus amoureux, je ne sus ce qu'était autre chose que la douleur.

(4) Car je dis que c'est une épine sans rose.

(5) Car tel qui avait coutume d'en user avec moi en ami, si seulement je le regarde, il lui semble d'avoir le feu à ses trousses.

traite « comme saint Michel a traité le diable ». Becchina, qui, « pour une once de chair a une livre de malice », tandis que lui « pour chaque once de chair a cent livres de tristesse », le fait trembler, ainsi qu'un petit garçon « la main levée du maître ». Elle le hait presque autant que Sienne Colle di val d'Elsa. Ses parents, sa femme, n'en parlons plus! N'était l'enfer, il se prendrait! Si cruelle est son expérience :

Ed io 'l so che vegno dal mercato (1).

Il ne lui reste, en dernière analyse, qu'un consolateur, « quand il lui semble avoir le corps plein de sel ». C'est le vin. Cecco chante les louanges de celui qui l'a découvert; comme Villon, il invoquerait volontiers : « Père Noé, qui plantastes la vigne... Et la philosophie de ses vieux jours ne doit pas avoir été très éloignée de celle qu'exprime si élégamment un amusant personnage d'A. Fogazzaro dans *Malombra* : « Les amis des heures tristes sont rares et le vin est un de ceux-là. »

Le vin fut la plus noble des passions de « Cecco di Messer Angiolieri. »

* * *

Le fils dénaturé du *Godente* est le plus grand poète de la littérature siennoise dont le plus grand prosateur est sainte Catherine. Ce n'est pas au hasard qu'il convient de rappeler leurs noms.

Alessandro d'Ancona, quoique beaucoup trop indulgent pour Cecco, a montré, dans un excellent chapitre de son étude, ce qu'il y avait de proprement, de spécifiquement siennois dans la vie et l'œuvre de l'Angiolieri et comme il était bien représentatif de cette race joyeuse et sensuelle, légère et inconstante, vaniteuse, adonnée aux plaisirs, amie des fêtes et des spectacles, d'esprit prompt, de fantaisie étincelante, souvent puérole, toujours quereulleuse. A un Grand-duc de Toscane, les Siennois demandaient un jour de leur faire construire un asile de fous : « Rien de plus simple, répondit-il, fermez vos portes! »

Mais ils sont aussi, ce peuple sympathique et charmant, les habitants de la « cité de la Vierge »; de la ville dont on a souvent répété qu'elle était « l'antichambre du paradis »; de la patrie des saints et des bienheureux et de la théorie innombrable des grands mystiques.

La fille du teinturier de Fontebranda a pratiqué toutes leurs vertus et les a portées au plus haut degré de perfection. Cecco a réuni leurs pires défauts; on dirait qu'il les a collectionnés; il les a exaspérés; il les a élevés à la dignité de vices.

Entre ces deux pôles, la Benincasa et l'Angiolieri, du diable à Dieu, a oscillé, pendant les siècles glorieux de son histoire, toute la vie siennoise. Mais elle est demeurée toujours plus proche des extrêmes que d'un juste et honnête milieu.

Il n'est qu'une chose que les Siennois ont eu constamment en horreur : la médiocrité banale.

ALEXANDRE MASSERON.

Lettre à Frédéric Lefèvre⁽²⁾

MON CHER LEFÈVRE,

Vous voulez absolument que je parle encore du *Soleil de Satan*. Je dois bien ce sacrifice à votre amitié, dont je sais mieux qu'un autre le généreux dévouement. Mais les livres sincères ne sont pas les plus faciles à défendre, et vous savez que j'ai écrit celui-ci avec une imprudente bonne foi.

(1) Et moi je le sais qui reviens du marché.

(2) Nous versons, aujourd'hui, au dossier du débat soulevé autour du *Soleil de Satan*, la lettre écrite par l'auteur du livre à M. F. Lefèvre, et que viennent de publier les *Chroniques* (deuxième numéro), éditées par le *Roseau d'or*.

Les préfaces d'auteur m'ont toujours paru d'ailleurs un peu sottes, et que dire des *éclaircissements*? Mais voilà qu'une lettre me décide à rompre le silence, parce qu'elle est de celles qu'on ne lit pas seulement, qu'on entend, qui portent un cri sincère. Vous la connaissez, puisque c'est de vous que je la tiens : elle vous était adressée. Elle est signée de Gaston Leroux. Le romancier subtil et hanté du *Parfum de la Dame en noir* est allé beaucoup plus loin dans mon livre que tant d'autres qui paient patente. Mais j'estime qu'il a pris la route à contresens et mon point de départ pour point d'arrivée.

L'auteur de mauvaise foi se défend par les textes, qu'il est toujours facile de solliciter. Pour moi, je dirai seulement mes intentions. Ce ne sont pas là des paroles en l'air! Il est vrai que la guerre nous a contraints à une revision complète des valeurs morales... Il est vrai, il est absolument vrai que nous nous sommes sentis révoltés, soulevés de haine contre la mystique que les grands quotidiens offraient à ce pauvre peuple surmené.

Ce dégoût, chez nous lucide, a été senti obscurément par un grand nombre. L'épreuve sensible de la guerre avait éveillé dans beaucoup d'âmes ce que j'appellerai le sens tragique de la vie, le besoin de rapporter aux grandes lois de l'univers spirituel, de faire rentrer dans l'ordre spirituel la vaste infortune humaine. Le problème de la Vie et le problème de la Douleur.

Le moraliste s'arrête là. Le gémississement arraché au cœur humilié, c'est la prière à l'état naissant, la source qui sort d'un sol saturé. Mais il ne saurait suffire. La sensibilité, à ce premier pas, cherche un appui. Elle le trouve ou croit le trouver dans une mystique qui le met en communion avec d'autres sensibilités blessées. C'est encore un chemin qui mène à Dieu, et pas le plus sûr. Témoin tant de nos contemporains qui vont au naturisme homicide de Rabindranath Tagore.

Mais Rabindranath Tagore n'est guère plus dans l'histoire de l'inquiétude humaine qu'une anecdote pittoresque. Cette inquiétude se trouve au fond de tout art, à moins qu'il ne l'inspire de lui-même, et comme à son insu. La condamner au nom de la seule raison est une entreprise assez vaine. Elle n'est pas non plus sans péril. Car, dans son expression la plus haute et la plus parfaite, l'art est encore une recherche. L'œuvre d'art, même fixée par le génie, garde, jusque dans son immobilité sublime, le geste et la forme de son élan. Oui, l'espèce de joie sacrée dont la merveilleuse présence nous remplit à l'aiguillon de l'attente, et l'espérance plus belle naît de notre désir comblé. Certains n'ont pas compris, ne comprendront jamais, qui croient l'art fait seulement pour exprimer une certaine élite intellectuelle, une petite troupe d'habiles et de délicats, dont la sagesse n'est que l'autre nom de l'avarice. Hommes de goût, critiques adroits et pertinents, habiles à garder le génie de certains excès (car le génie, hélas, ne se trompe jamais à demi), tout se gâte sitôt qu'ils prennent la place des maîtres. Ils ne savent que choisir, et ils ne sauraient trouver qu'en autrui la matière même de leur choix. L'obscur sentiment de leur impuissance tourne vite à l'aigreur, à l'envie — peut-être à la haine de l'artiste créateur auquel ils prétendent s'égaliser. Leur bruyant enthousiasme fait alors la renommée de quelque écrivain secondaire, mais subtil, érudit, dans lequel ils flairaient avec joie un petit de la même portée. C'est ainsi qu'on propose Anatole France à l'admiration du monde. Prenant prétexte d'une réaction contre une nouvelle anarchie romantique, le dix-huitième siècle essaie de rentrer derrière ce vieillard éteint : remède pire encore que le mal! Car l'ivresse artificielle du rationalisme finit toujours par aboutir à un accès de *delirium tremens*. Et l'on voit tout à coup paraître, à travers le désert d'une littérature rendue stérile, le sauvage, l'homme de la nature, le primate plein de songes, et ruminant la ruine totale de la planète avec un cœur d'enfant : le Genevois Rousseau.

On ne peut le nier : l'art a un autre but que lui-même. Sa perpétuelle recherche de l'expression n'est que l'image affaiblie, ou comme le symbole, de sa perpétuelle recherche de l'Être. Racine, par exemple, eût-il atteint son point de perfection, s'il n'avait un jour, d'un coup splendide, surmonté l'homme moral et retrouvé l'homme pécheur? Nulle autre cause que celle-ci n'expliquerait sa constante amertume, je ne sais quel frisson douloureux partout sensible, ni le silence tout à coup gardé, ni la mort. Sans doute peut-on croire que le rival heureux de Corneille, instruit de la lutte épuisante soutenue par l'ainé magnanime, et d'ailleurs impatient de gloire, a passionnément souhaité plaire à un public que l'auteur du *Cid* avait rassasié de sublime, et qui voulait un autre divertissement. Mais ce n'était pas de sublime grec ou romain que ce jeune homme avait rêvé de remplir son cœur avide! Que n'eût-il même cédé au goût et à la mode pour dire au moins quelque chose des grandes passions dont ses orageuses amours n'étaient encore que l'image affaiblie! Déjà, dans le cri de triomphe et de bienvenue à la vie de l'adolescent vainqueur, aimé, célèbre, se décèle la fêlure imperceptible, le frémissement de la joie mêlée d'angoisse, la recherche d'une vérité plus urgente et plus profonde. Qui le suit au long de la route aride? Jusqu'à ce qu'ayant vu se dresser tout à coup, engendrée de son art, pâle de la volupté pressée jusqu'au supplice, sa petite main secrète posée sur l'épaule de son insignifiante amie — Phèdre — il reconnaisse le visage fraternel et son propre remords dans les yeux mourants.

II.

Les rationalistes ne m'intéressent pas : je ne leur porte pas beaucoup plus d'intérêt qu'à un caillou. Si j'avais à m'occuper d'eux, je leur proposerais un autre saint que celui de Lumbres, et, par exemple, un saint raisonneur (il y en a). Mais je vais plus loin. Je vous ferai cet aveu, Lefèvre : il est vrai que j'ai désiré, par mépris, que mon fol, mais humble et puissant héros leur fût étranger. J'aurais voulu qu'il les défiât.

Oui, j'ai pensé à ceux que rebute ce moralisme, ce christianisme atténué, qui semble à la mesure d'une civilisation industrielle dont le seul objet paraît être la souveraineté sur la matière. J'ai voulu leur dire : « Vous cherchez une vision du monde moral à la fois logique et pathétique? Ne cherchez pas plus loin. »

Je crois que mon livre scandalisera d'abord ceux-là mêmes auxquels il a quelque chose à donner. Que de baptisés n'ont conservé du catéchisme oublié que le souvenir vague d'un ensemble de règlements et de symboles imaginés pour faciliter l'observance des préceptes moraux. Dieu nous surveille du haut des âges et sourit paternellement à des fautes dont il connaît la vanité. Le démon est un gaillard indiscipliné qui joue des farces puérides à l'inaccessible Trinité. Le saint, supportable s'il est humanitaire, fait figure d'exalté sitôt qu'il passe les bornes de la sagesse bourgeoise. Car la sœur de charité, excellente à moucher les gosses, devient, au Carmel, pour les uns une fanatique et, pour les indulgents, une fleur rare et décorative, un précieux bibelot humain... Alors, quoi? Que vient faire ici Jésus crucifié?

J'ai deviné quelque chose, mon cher Lefèvre, au fond de l'émouvante surprise de M. Gaston Leroux. Il donne à l'espèce de terreur qui l'a saisi tout à coup telle ou telle cause. N'importe. Je sais mieux que lui où j'ai frappé : je connais dans l'âme ce point précis, ce nœud vital. *J'ai appris à M. Gaston Leroux ce qu'était précisément le péché.*

Le problème de la Vie, disais-je, est le problème de la Douleur : c'est encore mal parler. Tout le problème de la vie tient à l'aise dans celui du Péché. Qu'est-ce donc que le péché? Une transgression à la loi? Sans doute, mais que voilà une pauvre abstraction!

Au lieu que vous aurez tout exprimé de lui quand vous l'aurez nommé de son nom : un déicide.

Je sais que cette parole est dure. Un Créateur souriant à l'étourderie de sa créature, ou fronçant un peu les sourcils, c'était tellement plus commode. Mais si vous abandonnez quoi que ce soit de la définition capitale, la rédemption n'a plus de sens, et l'ignominieuse agonie du Juste n'est qu'une affreuse et démentielle histoire.

Sur un pareil sujet, d'ailleurs, le langage humain a multiplié l'équivoque. Nulle part n'apparaît plus clairement son essentielle lâcheté. Il dit, il écrit : Mal. Ce mot s'entend de la souffrance comme du péché — du crime comme de cela qui en est précisément la compensation ineffable. L'animal raisonneur a réussi ce prodige d'enfermer dans le même signe abstrait l'idée du déicide et celle d'une forte rage de dents.

Le péché est un déicide, mon cher Leroux, et j'admets qu'un tel mystère est difficile à surmonter : on ne nous en demande pas tant. Mais, incrustable dans son essence, ce mystère se justifie assez en rétablissant l'ordre dans l'univers moral, en ramenant à l'unité des éléments jusqu'alors irréductibles, en donnant au problème de la douleur une solution équitable. Quand le péché n'était qu'une transgression à la loi, sa répression si sévère était incompréhensible, mais il est d'abord un crime contre l'Amour. Le Sacrifice de la Croix n'est plus seulement un sacrifice compensatoire, car la justice n'est plus seule intéressée, n'était pas la seule outragée : au crime contre l'Amour, l'amour répond à sa manière et selon son essence : par un don total, infini. Où se fera donc l'union du Créateur et de la créature, de la victime et du bourreau? Dans la douleur, qui leur est commune à tous deux.

Nous sommes au centre de ce drame immense, nous sommes au cœur même de la Très Sainte Trinité. Quoi donc? En Dieu même, cette espèce d'incompréhensible orage? Cela vous paraît incroyable, en effet, parce que vous n'imaginez qu'un bon Dieu raisonneur, une intelligence organisatrice. Mais la définition de Dieu n'est pas celle-là d'abord : Il est d'abord charité. Dieu est l'Amour absolu. L'Amour absolu! Au mouvement de notre misérable cœur, tâchez de mesurer cette force inouïe! Nous vivons à l'aise, inconscients, au milieu de ce tourbillon formidable dont le moindre écart de son inflexible spire, s'il était toutefois possible, irait déracinant les mondes. Pour l'amour, rien n'est médiocre, tout est grand. La plus petite part de ce qu'il aime lui est non moins précieuse, urgente, nécessaire. La raison rebrousse au seul penser de ce prodigieux appel qui a fécondé le chaos, qui emporterait le plus puissant des anges comme un fétu et qui vient pourtant expirer, suppliant, insatiable, inassouvi, à l'oreille d'un petit enfant!

M. Leroux me veut convaincre de lui avoir servi le Désespoir au fond de mon plat d'enfer. Ce témoignage me remplit de joie. Il me prouve que j'ai dépassé la littérature, atteint la part réservée d'une âme. Il y a sans doute d'autres âmes, en petit nombre (et mon pauvre Donissan est l'une de ces âmes-là) que la malice du péché remplit d'une excessive terreur : ce n'est pas *pour elles* que j'écris. Mais c'est d'*elles* que j'écris, c'est leur terreur que je propose à tant d'hommes, non pas indignes de la vérité, mais qui cherchent encore dans les passions le grand message dont leurs cœurs sont avides. Ils en sont à vouloir moins le plaisir que la douleur, qui est au fond. Douleur incompréhensible, mon cher Leroux, tant qu'on ne veut voir en elle que la juste rétribution de la faute. Elle est cela sans doute : elle est autre chose aussi. Elle est le pain que Dieu partage avec l'homme. Elle est l'image temporelle de la possession divine à laquelle nous sommes appelés. Pourquoi vous effrayez-vous des paroles si simples par quoi j'essaye de rendre sensible une vérité élémentaire, à savoir

que Dieu demande à ses amis privilégiés ce qu'Il a donné lui-même, une souffrance de surcroît? Une parole pourrait nous sauver, mais l'amour a d'autres voies que la raison ou plutôt va la rejoindre bien au delà de notre entendement. Il n'avait à donner qu'une parole. Il a donné Sa Vie. Certes, l'auteur du Mal n'est pas l'homme. L'Ange rebelle n'a dit non qu'une fois, mais une fois pour toutes et dans un acte irréparable où toute sa substance est engagée. La partie ne se joue plus aux enfers; elle se joue désormais au cœur de l'Homme-Dieu, où l'humanité a sa racine, ce cœur percé d'une lance, et où notre race, elle-même ouverte, mêle son sang prodigué sans mesure. Pour nous tous qui ne savons pas — ou si mal! — qui vivons comme des bêtes, aussi totalement ignorants du signe dont nous sommes marqués, quelques-uns souffrent et meurent, non pas en vain. Du désespoir qui l'exerce jusqu'au martyr, mon pauvre Donissan n'est point tout à fait irresponsable, car il a fait, sans le savoir, un vœu sacrilège. Mais il est dans l'ordre que Dieu fasse servir cette faute à ses desseins. Ne l'ai-je pas dit? Ne l'ai-je pas écrit? *Ce désespoir jette l'espérance à pleines mains.*

A dire vrai, je ne méprise pas moins l'incrédule satisfait ou l'érudite capable de raisonner sur l'amour de Dieu, en vingt volumes, avec un sang-froid de collectionneur d'espèces rares. Parlons mieux : je méprise l'un; je hais l'autre de tout le poids de ma forte vie. Qui m'accuse d'avoir voulu faire du curé de Lumbres un saint; plus encore : le Saint? Des nigauds qui courent à travers les livres à la recherche d'un sujet de roman. Je vois tel d'entre eux administrer son petit vice et sa petite vertu, jouer à la hausse et à la baisse, avec un flair de vieux banquier. Voudrait-on que je me dépense pour ces jeunes avarés? Je ne saurais entrer de biais dans le Mal ni dans le Bien. On ne peut vivre hors du réel. Et le réel, le positif de la vie, ce n'est pas quelques instants d'exaltation sensuelle ou intellectuelle, ou même de vague religiosité, c'est cette nappe profonde de la douleur qui tout à coup jaillit à la surface, comme l'eau d'un fleuve souterrain. Ceux qu'on admire ont bouché toutes les issues, vivent au sec. Quelle injure, par exemple, quel affront à l'homme que ce scepticisme dont nous savons bien qu'il aboutit au vice le plus morne! La confiance du vieillard, commencée parmi les bibelots les plus rares, et qui s'achève dans un mauvais lieu sordide, où il se travaille en vain pour susciter en lui quelque chose de mort, — on ne sait quoi, — sa virilité ou son âme.

GEORGES BERNANOS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Congo belge, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupéefr. 40
- II. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Ethiopie, la France, la Grèce, la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Ile Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Ile Terre-Neuve, la Tunisie, l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslaviefr. 45
- III. — Pour tous les autres paysfr. 55

Par suite des difficultés d'encaissement à l'étranger il n'est donné suite aux demandes d'abonnement et aux renouvellements qu'après réception du paiement anticipatif.

Tout service de la revue est donc suspendu d'office à l'échéance de l'abonnement si le versement anticipatif n'est pas parvenu à l'administration.

Nous recommandons à nos abonnés d'effectuer les paiements par mandat postal international.

Les idées et les faits

ETATS-UNIS

Les Américains jugés par leur réclame.

D'après la Revue des Jeunes, de Paris, cet intéressant croquis :

S'il est vrai de dire que le théâtre reflète les mœurs d'une société, il est presque aussi vrai de dire que la réclame en reflète les goûts. Elle nous éclaire tout au moins sur ses désirs et ses habitudes; elle nous fait toucher du doigt l'appât offert à sa convoitise et nous permet ainsi de reconstituer certains traits de ses mœurs.

Nul pays ne se prête mieux à cette analyse que les Etats-Unis. Là-bas, en effet, la publicité joue un grand rôle, elle est partie intégrante de la vie. Il suffit d'ouvrir un journal américain ou le premier magazine venu pour se rendre compte de la place considérable qui lui est réservée. C'est elle qui permet aux journaux quotidiens d'atteindre quarante pages en semaine et quatre-vingts le dimanche. Elle s'étale, impudente et insolente, avec des lettres de trois ou quatre centimètres, sur des pages de grand format qu'elle illustre abondamment. L'encre d'imprimerie ne saurait la satisfaire. Elle couvre les murs des grandes villes de taches de toutes couleurs, se plante sur deux tréteaux aux carrefours les moins indiqués, s'exerce à reproduire avec un réalisme moderne les natures mortes de Chardin, si bien qu'on se promène parfois dans une galerie de tableaux singulière, où l'on est forcé d'admirer des salades servies pour Gargantua dans des plats de grandeur d'homme, et des fruits conservés dont les teintes vives sont sans doute un souvenir de leur première fraîcheur. Dans le plus aimable paysage surgissent les trois diables rouges de Wrigley vantant la gomme à mâcher, en faisant une grimace ridicule dans leurs visages en triangle.

Mais il faut aller à New-York et se promener le soir à Broadway, pour voir ce que l'Américain a su en faire. C'est là que le cauchemar commence.

La Réclame devient un être fantastique et vivant, qui danse et tressaute avec les autobus, illumine le trottoir où vous marchez, se coule sur votre manchon ou votre vêtement, s'éclipse, renaît, change de couleur comme un caméléon, vous rend fou... Je n'ai jamais rien vu de comparable à cette ronde de lumières où les rouges, les verts, les jaunes s'entre-lacent et se heurtent, où des flammes jaillissent de tous les gratte-ciels, où les projecteurs balayaient les nuées, où des figures de feu passent habilement d'un *building* à l'autre, pour vanter l'excellence d'une cigarette tandis qu'une fumée lumineuse indique : « Je ferai volontiers une lieue pour une Camel ». Sur les nuages veloutés de la nuit, le *Times building* étire ses soixante étages sans profondeur ni largeur, et cloue par centaines les pointes d'or de ses fenêtres. Le vacarme assourdissant complète l'hallucination. La Réclame vous tient en ses griffes; sans doute verrez-vous dans vos rêves des petits bonshommes lumineux qui vous ensorcelleront...

On a cherché dans cette réclame nocturne à convertir tout en geste, car l'Américain est avant tout un homme d'action, sensible au mouvement. La vie trépidante l'entraîne et le roule comme le flot les galets. Il faut donc pour le convaincre, non seulement frapper ses yeux, mais s'adresser à son sens d'économie du temps. Les grosses manchettes des journaux vont de pair avec la réclame gigantesque et animée. On s'y efforce de résumer, en quelques formules saisissantes la multiplicité des événements. Dans un coude-à-coude bizarre, la politique voisine avec le football ou le dernier divorce. Certaines revues hebdomadaires telles que le *Times* ou le *Literary Digest* condensent, à l'usage des gens pressés, l'un les grands faits mondiaux de la semaine, l'autre les opinions de la presse sur ces faits. C'est ainsi que se fait l'éducation du public. Quoi d'étonnant à ce que nous rencontrions chez les Américains du Nord, une tendance fréquente à déformer les faits ou du moins à ne pas saisir leurs rapports, défauts qui viennent peut-être du grossissement des formules concises aux-

quelles ils sont habitués ou du mélange inouï des valeurs. Le schéma et les grandes lignes ne sauraient toujours s'accommoder de la complexité de nos problèmes, mais *time is money*.

La Réclame nous fait pénétrer dans la vie privée et nous éclaire sur les relations entre les individus.

Voici chez un droguiste, une jeune beauté blonde, les yeux baissés, dans les bras d'un jeune homme qui lui fait de respectueuses caresses. Réclame d'un savon avec la légende : « Une peau délicieuse au toucher ». Palmolive, récemment installé en France, n'a pas osé aller jusque là dans notre frivole pays! Il s'est contenté du banal « Gardez ce teint de jeune fille... » et n'a pas même introduit la Bohémienne qui lit dans les cartes les ravages du temps qui menacent la beauté d'une timide enfant. Dans le même ordre d'idées, mais destiné à répandre l'usage d'une pâte dentifrice, une jeune fille, brune cette fois, s'efforce d'échapper à un jeune homme dont les bras sont prêts à l'étreindre : « Faites que vos baisers valent la peine d'être volés, grâce à la pâte dentifrice Iodent! » Ceci se passe de commentaire. Il n'y a, pour relever cette vulgarité, ni gaminerie parisienne, ni caricature, tout y semble pris au sérieux.

Cependant, il faut songer à la masse qui a besoin d'être éduquée... Un couple ondule au son du jazz; la cavalière semble perdue dans une douce rêverie : « Avoir une bonne haleine est de bon ton; demander l'Haleine de Mai, pastilles à la violette recommandées aux fumeurs... »

Tout un code mondain sera offert au *self-made man* qui veut réussir dans la vie, car c'est là qu'en définitive tendent tous les efforts. Manuel de civilité adulte et honnête : *La Science de la Culture* pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les bonnes manières. Et, pour que tous les braves garçons qui prendront le métro au sortir de leurs bureaux, soient transportés en paradis, voici le tableau d'un salon où, sur un sofa élégant, un jeune homme et une jeune fille, assis côte à côte, ne trouvent rien à se dire, tandis que d'autres couples qui ont lu le livre de la Culture, parlent avec animation. « La grande barrière sociale est franchie, — la culture réelle acquise sans peine, en quelques heures, — l'art de bien parler et bien agir, — enfin, couronnement de tout cela, dans cette magnifique démocratie, voici « l'art de devenir un aristocrate. »

Si l'on répugne néanmoins à avaler ce condensé énergétique, voici un autre moyen de se cultiver. Il consiste à lire pendant un quart d'heure chaque jour le livre intitulé « 15 minutes par jour ». Ce livre merveilleux donne aussi le secret de la richesse car, celui qui le lit, négligemment enfoui dans son fauteuil, déclare « c'est ainsi que j'ai ajouté 15 dollars par jour à mes revenus », ce qui fait exactement 1 dollar la minute. Il est vrai que le livre a été préparé par un docte professeur d'Université qui, « pendant sa vie d'études et de recherches, a choisi soigneusement les passages les plus importants des quelques grands livres qui existent, et les a groupés de telle sorte qu'il est possible à n'importe qui d'obtenir l'essentiel d'une éducation libérale en 15 minutes de lecture quotidienne. Bon professeur! heureux lecteur!

Ces soucis de rapidité, de valeur du temps, joints au touchant désir de s'instruire semblent tout à fait caractéristiques de l'Américain moyen, qui écoute avec candeur et naïveté la voix de la réclame.

N'oublions pas les enfants, l'avenir de la nation, les vrais Américains qui doivent dépasser leurs parents en sagesse et en science pour que l'Amérique lise sur le monde. Voici pour eux : *The Book of Knowledge*, le *Livre du Savoir*, qui contient toutes les réponses aux questions embarrassantes de ces petits « Pourquoi pleut-il? Pourquoi les larmes sont-elles salées? Pourquoi le flux et le reflux?... etc... L'instruction, grâce à ce livre, devient facile, dit la réclame, l'enfant épargne plusieurs années de classe pendant lesquelles, sa mémoire eût été encombrée et fatiguée. *Le Livre du Savoir* développe l'intelligence. Il contient 10,000 illustrations. C'est l'enseignement futur, sans effort... Espérons qu'avec les progrès de la radiophonie et la vulgarisation de ce livre, les écoles seront prochainement supprimées aux Etats-Unis!

L'économie du temps est poussée si loin dans cette civilisation fiévreuse qu'on conseille à la population de ne plus écrire de lettres mais de télégraphier. Voici ce que dit, en termes fort énergiques, la grande compagnie télégraphique Western Union : *The one who writes must wait. Don't write, telegraph!* (Celui qui écrit doit attendre. N'écrivez pas, télégraphiez!) En effet, rien n'est plus simple!

O charmant Marquise, qu'eussiez-vous dit? Un télégramme de vingt mots eût-il suffi à épancher votre cœur si tendre, à redire à votre adorée votre inlassable affection?

Voici où le progrès nous mène.

L'Américain aime la plaisanterie et les bons mots. Il est effrayé par la vivacité française, et comme Crainquebille répète volontiers : « Ils parlent trop vite ces messieurs. Ils parlent bien mais ils parlent trop vite ». Il fait donc placidement de bons mots où il les écrit. Un cordonnier facétieux met sur sa boutique ce calembour : *I am not a preacher, but I can save your sole* (Je ne suis pas prédicateur, mais je puis sauver votre semelle). Le jeu de mots est sur *sole*, qui a la même prononciation que *soul*, lequel veut dire âme. Honorons la mission auguste de l'apôtre de la chaussure!

Le fleuriste déclare : « Quand les mots vous manquent, employez le langage des fleurs. Penn, the Florist, ce qui signifie à la fois : Ecrivez au fleuriste, et est aussi, par une heureuse coïncidence, le nom du fleuriste Mr Penn (plume).

Noël approche et la réclame redouble. Ce ne sont qu'occasions exceptionnelles dans tous les domaines. Les cartes et les lettres affluent, donnant des conseils : n'oubliez pas le sapin qui fait la joie des enfants... le dindon traditionnel... les cartes colorées où, entre une branche de houx et de gui, les souhaits sont tout imprimés. Une gentille Salutiste en capote et manteau rouge me rappelle à la charité. Un bon catholique irlandais imprime chaque jour une maxime chrétienne dans le *New-York-Times* comme conséquence d'un vœu. Étrennes! connez à la Croix-Rouge! donnez à l'Union chrétienne! donnez aux Vétérans! donnez aux Sociétés X, Y, Z.

Enfin, voici le meilleur et le plus philosophique. Qu'est-ce après tout que la vie? Une éternelle question du bonheur, la poursuite de l'oiseau bleu... Voici donc « le plus glorieux cadeau de Noël » : *Les Clefs du Bonheur* (*The Keys to Happiness*). Encore un livre, direz-vous, quelque philosophie douce et tranquille, un nirvanah serein, une drogue opiacée qui donne le rêve? Ami lecteur, ne cherchez pas si loin; dans un ravissant écin bleu, Monsieur donne à Madame, les clefs minuscules d'une automobile *Studebaker*.

De tout cela, que conclure? Le peuple américain, arrivé à une civilisation matérielle avancée, se regarde avec contentement, optimisme et éprouve le légitime désir de jouir de ses richesses. Il cherche à s'éduquer, à faire vite, et tombe dans le superficiel. Avidé d'action, curieux de sensations, d'un individualisme de plus en plus marqué, ce peuple qui regorge de biens et dont le goût est mal formé, court le grand danger d'oublier les traditions d'idéalisme de ces ancêtres-pionniers pour s'ensevelir fort vulgairement dans de nouvelles délices de Capoue.

Renée JARDIN.

MEXIQUE

L'avenir du pays

Le docteur W. Hagemann se demande si le Mexique est un pays d'avenir et y répond de façon suivante :

Le Mexique se ressent toujours des suites d'une guerre civile de dix ans qui a désorganisé les moyens de production et sapé complètement le crédit du pays. Cheptel et chevaux ont été décimés, le matériel roulant a été abandonné à son sort, beaucoup de plantations, de mines, de propriétés ont été délaissées. Les exportations ont diminué des deux tiers. Il faut reconnaître que dans le domaine économique Obrégón et Calles ont pourtant réalisé d'indubitables progrès. Ils ont réussi à améliorer l'état des voies ferrées, à rétablir plus ou moins la sécurité publique, à remettre de l'ordre dans les finances.

Mais l'utilité de ces différentes mesures a été plus que contrebalancée par l'application de ceux des paragraphes de la Constitution de 1917 (celle de Querétaro) qui sont attentatoires au droit de propriété.

Les Américains ont fait au Mexique des placements de 2 milliards, les Anglais d'un milliard, les Allemands, exception faite de quelques plantations de café et de quelques mines, n'y ont que quelques maisons d'exportation, qui, pour la plupart, ne sont que des agences des grandes maisons indigènes.

Comme propriétaires de mines, les Américains viennent en premier lieu, puis les Anglais (41 compagnies). Les plantations de café se trouvent surtout au sud du pays, certaines ont notablement souffert. L'industrie pétrolière est entièrement aux mains des Américains : 128 compagnies américaines, 15 anglaises. Cette industrie est surtout atteinte par les nouvelles mesures législatives. Si les menaces américaines ont rendu les confiscations de grand style impossibles, les impôts exorbitants, les grèves que l'autorité encourage, rendent la situation des compagnies étrangères éminemment pénible. 3 % seulement des puits appartiennent à des Allemands.

De par la fécondité de son sol et ses richesses naturelles, le Mexique pourrait être le pays le plus « productif » du monde entier. Malheureusement les facteurs politiques et ethniques y ont toujours eu une influence plus grande que les prémisses économiques.

C'est ainsi que le Mexique est riche en forêts, mais fait venir la plus grande partie de son bois des Etats-Unis. Une industrie forestière rationnelle fait totalement défaut. Les vallées tropicales du Sud-Mexique seraient particulièrement propices à la culture de l'arbre à caoutchouc, celle-ci n'en est pas moins dans un état tout à fait rudimentaire. Il en est de même de la culture des fruits méridionaux qui est, on le sait, la base du système économique des républiques d'Amérique Centrale et d'où la *United Fruit Company* américaine tire tous les ans des milliards. Le bananier ne sert qu'à ombrager les huttes des *Indios* (population d'origine indienne); ses fruits sont employés à nourrir le bétail ou sont mangés par ces mêmes *Indios*. Le maïs, l'orge, les fèves noires se rencontrent partout, mais ce n'est que parce que l'*Indio* les cultive depuis bien des siècles. En revanche, il ignore l'élevage rationnel du bétail. L'âne et le chien lui suffisent, et une région est-elle quelque peu déserte le propriétaire de chevaux ou de cheptel court toujours le risque de se les voir « souffler » par quelque bande de brigands.

Il n'existe pas d'Etat de l'Amérique latine qui offre un ensemble de circonstances aussi défavorables à l'immigration européenne. Tout, les conditions climatiques, comme les conditions sociales, rend l'existence particulièrement pénible aux immigrés blancs. Le travail leur est rendu impossible dans les vallées tropicales, comme sur les hauteurs où les conditions atmosphériques sont nuisibles pour le cœur et pour les poumons. Ces hauteurs sont éminemment peu propices à une activité physique quelque peu intense.

D'autre part, la modicité des besoins de l'*Indio* est telle qu'il est tout à fait impossible à l'immigré le plus modeste de le concurrencer.

On ne peut venir au Mexique qu'avec un minimum de 5 mille dollars mexicains, soit 10 mille marks, mais où est l'original qui, ayant cet argent, va partir pour le Mexique?

D'autre part, les conditions dont dépend le droit de propriété sont, il convient de le rappeler, hautement aléatoires. En particulier, toutes les tentatives allemandes de colonisation ont pitoyablement échoué.

Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

L. DURET & C^{ie}

Savonniers

12, rue Pierre Gassée, 12, BRUXELLES

recommandant leurs grandes spécialités :

Savon, crème et poudre " DADA ,,

L'idéal pour l'entretien du teint frais.

Leurs articles nouveaux de grande vogue :

Savon et Dentifrice « ODAX », « Stick DADA »

« Savon au lait », « Savon Baume Pérou »

Leurs articles de luxe :

« Tentation », « Déesse de Beauté », « Extrait de Son »
et « Miel pur ».



LA TOUR

Savon de Marseille Authentique

Garanti pur à 72 % d'huile

V. LAMBERT, 16, rue des Palais

Téléphone 529,86

BRUXELLES

FONDERIE & ATELIER

H. Matray-Etienne

Rue Grande-Foxhalle, 63, HERSTAL

Téléphone : Liège 3550

Téléphone : Liège 3550

TOUTE LA CUIVRERIE DE BATIMENTS

CROSSETTES, CREMONES, ENTRÉES, TIRANTS

DE PORTES ET DE SONNETTES, ETC.

Appareil d'Éclairage en cuivre massif

AU MOKA

MAISON B. STODEL

Tél. 2929 22, Rue de la Madeleine, LIÈGE

GROS

Alimentation Générale de premier Choix

DEMI-GROS

Thés — Cafés
Importation directe

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Écuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.

— MOQUETTES UNIES tous les tons. —

VAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS

— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES

— — (imitation parfaite de l'Orient). — —

TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 90.000.000 RÉSERVES : 29.000.000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) : : 6.00 %
 En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 6.25 %
 En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) : 6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois ;	6.85 %
2° Après le quatrième mois ;	6.55 %
3° Après le troisième mois ;	6.45 %
4° Après le deuxième mois ;	6.35 %
5° Après un mois ;	6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

LE GLOBE

AGENCE DE VOYAGE

3, avenue Louise, Bruxelles
 Succursale :
 41, avenue de France, Anvers

*Les meilleures combinaisons sont assurées
 et étudiées par notre département :*

VOYAGES A FORFAIT

VOYAGE AUTOUR DU MONDE
Billet valable pendant deux ans

Billets de chemin de fer pour tous pays
 Billets de navigation aux tarifs officiels
 Places réservées - Places de luges

*Renseignements et programmes types fournis
 gratuitement sur demande.*

SENSATIONNEL !

Chocolat Duc !

SEPT MILLIONS DE FRANCS
 DE PRIMES PAR AN

L'achat de DOUZE PAQUETS DE CHOCOLAT :

RÉGAL BLANC No 27
 RÉGAL ROUGE No 1000
 LINA MAUVE No 156
 LINA JAUNE No 157
 MANNA No 39

assure une participation gratuite au tirage de l'emprunt de la
 Fédération des Coopératives pour Dommages de Guerre
 de 1921.

Profitez de cette occasion de faire fortune.
TENTEZ LA CHANCE.

Consultez note explicative à l'intérieur des paquets.

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 de FRANCS
 Réserves : 15.500.000 de FRANCS

SÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital
 BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
 175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS à LUXEMBOURG
 20, rue de la Paix | 55, boulevard Royal

Banque - Change - Bourse